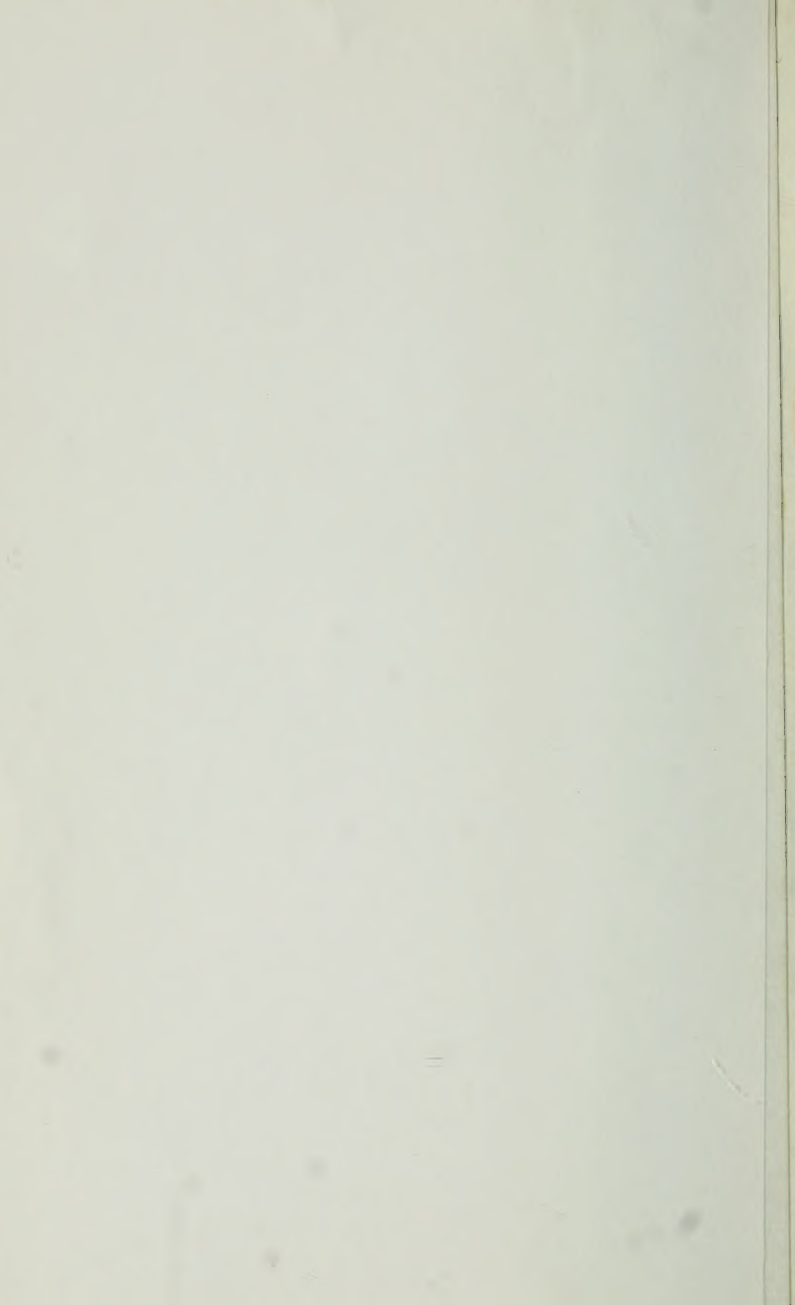


U d/of OTTAWA



39003002483591



4 July 1911



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

OEUVRES

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1904.

REVUE



PAUL HAREL

OEUVRES

HEURES LOINTAINES
AUX CHAMPS — VOIX DE LA GLÈBE
POÈMES INÉDITS

Portrait en héliogravure



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1904

10
2274
1173A6
1707

INTRODUCTION

Si la carrière du poète n'est pas terminée à cinquante ans, il peut du moins penser que l'heure est venue d'un premier examen de conscience.

J'ai donc rappelé à moi mes livres épars et mes jeunes pensées et je me suis efforcé de séparer la paille du froment. Voici ma récolte. Voici mon œuvre.

Mon poème est le poème de mon coin de terre, de mes amis, de ce village dont je n'ai guère quitté le clocher.

Ici, les vers d'*Aux Champs* prolongent, en échos rustiques et affaiblis, l'œuvre puissante de mon maître, Gustave Le Vavas seur. Le reste est l'écho

plus personnel de mes croyances, de mes affections, du bruit des choses familières.

Maintenant, lecteurs, s'il vous plaît de vous souvenir que le poète fut une fois aubergiste à l'enseigne du *Grand Saint-André*, sur le bord de la route d'Échauffour, que mon œuvre soit pour vos âmes la *Bonne Auberge*.

Et puissiez-vous y respirer les doux parfums des amitiés qui ont orné ma vie, amitiés dont le souvenir va s'étendre, ainsi qu'une treille ornementale et robuste, sur la maison que j'ai bâtie lentement avec mes rêves.

P. H.

Juillet 1904.

HEURES LOINTAINES

LE CALVAIRE

Les hommes ont taillé les marches du calvaire,
La croix, le doux Sauveur, dans le granit sévère ;
Puis, sous le ciel d'ouest où meurent les couchants,
Dans la silencieuse immensité des champs,
Entre les noirs massifs de deux forêts lointaines,
Devant les clairs ruisseaux et les claires fontaines,
Au-dessus des étangs, miroirs des beaux vallons,
Par-dessus les chemins qui tordent leurs bras longs
Vers les routes, qui vont de contrée en contrée,
Ils ont planté la croix, sombre et démesurée.

Là-haut, de chaque main clouée au granit bleu,
Les yeux des chrétiens voient tomber le sang d'un Dieu.
Du Côté qu'un soldat ouvrit avec sa lance,
Des pieds percés, le Sang tombe dans le silence.

Coule dans le silence affreux des champs déserts.
Il faudrait pour qu'un son retentit dans les airs,
Pour qu'une voix encor remuât l'étendue,
O Seigneur, le grand cri de ton âme éperdue.
Mais ton amour sans doute a peur de nos effrois,
Et, muet, tu bénis, là-haut, dans les cieux froids,
A travers cette terre aux limites confuses,
Les villages perdus et les villes diffuses.
O Seigneur, tu bénis, de ton isolement,
La cité, ruche humaine au vain bourdonnement.
Sur le hameau craintif, qui groupe ses chaumières,
Tu répands ton amour, ta force et tes lumières.
A l'œil indifférent ou glacé du passant
Tu montres le calvaire inondé de ton Sang.
Et lorsque l'homme passe, ou distrait ou farouche,
Le pardon, doux et pâle, erre aux plis de ta bouche.

Toi, le Dieu qu'à genoux il faudrait adorer,
Toi, le Christ, avec qui nous devrions pleurer,
Toi, que l'indifférence humaine désespère,
Tu restes là, comme autrefois devant ton Père,
Les deux bras étendus, plein de compassion,

Dans le geste éternel de la Rédemption,
Laisant tomber, en un désert où nul n'écoute,
Tes larmes, pleur à pleur, et ton sang, goutte à goutte.

L'homme est loin du calvaire : il marche, il court, il fuit.
Seigneur, dans le jour morne et dans la triste nuit
Comment peux-tu, privé de respects et d'hommages,
Aux croix des temps nouveaux endurer tes images ?
Comment ne jettes-tu, sous le ciel étonné,
Que l'ancien cri : « Pourquoi m'avoir abandonné... »
Quand notre éloignement et nos ingratitude
Te font sentir encor le poids des solitudes ?
Et lorsque nous fuyons, loin de toi, sans remords,
Comment nous cherches-tu toujours, de tes yeux morts ?...

LA CROIX DE BOIS

O Croix de bois, qui mets ton signe douloureux
Sur les prés, sur les champs et sur les chemins creux,
Toi qui pouvais là-bas te dresser, grave et haute,
Quel caprice pieux t'a plantée à mi-côte?
Quel hasard? — Le charmant hasard d'un carrefour.
Voici les chemins creux : l'un s'en va d'Échauffour
Jusqu'à Planches, qui fut une ville romaine.
L'autre des champs aux bois se tord et se promène
Très poétiquement. Ils n'ont pas deux endroits
Pour se rejoindre, ils vont, viennent, font une croix
Devant la Croix de bois, puis s'enfuient par les haies
Où les épines et les houx mêlent leurs baies,
Car l'Automne brumeux expire à l'horizon.

Dans le vent pluvieux, non loin de ma maison,
L'arbre s'agite et pleure, et la sombre vallée
Est la sœur de mon âme obscure et désolée.
Car les plaintes du vent, ce sont des cris humains.
Car les pleurs des buissons qui bordent les chemins
Avec mes larmes ont mouillé, mouillé la terre.
Et j'ai porté ma croix sous la Croix solitaire.

Seul, ayant comme un poids de brume à son manteau,
Ce matin le poète a franchi le coteau.
Pas une voix dans l'air, pas un son dans les branches.
L'angélus d'Échauffour et l'angélus de Planches,
Qui s'unissent parfois en un chant fraternel,
Étouffés et lointains, se perdaient dans le ciel.
Les chemins, les maisons, les clochers, les églises
Et tous les arbres se voilaient de vapeurs grises.
Gavés des fruits sanglants de l'épine et du houx,
Les oiseaux regardaient le poète à genoux.
Ils voyaient dans la brume une Croix ébauchée,
Puis un être, immobile et la tête penchée.
De l'homme au bois sacré quand les bras s'appuyaient,
Quand il joignait les mains, les oiseaux s'enfuyaient

Par les chemins, sur le coteau, dans la ravine.
Et l'homme, resté seul sous votre Croix divine,
O Christ, l'homme ulcéré, le pécheur, le passant,
Baignait son cœur malade aux flots de votre Sang.

LES CYGNES SUR LES EAUX...

Les Cygnes sur les eaux profondes et lointaines
Glissent, leurs cols de neige ont fui devant tes yeux.
Et tu reviens t'asseoir sous des portraits d'aïeux,
Pages, Hérauts, Mignons, Prélats et Capitaines.

La fenêtre est ouverte au silence des bois.
Un grand fauve, arrêté là-bas dans la fougère,
Cherche, au souffle du vent, d'une oreille légère,
Les galops de la veille et les derniers abois.

Hier, près de l'étang où les biches vont boire,
A l'heure où le soleil dorait les pavillons,
Sur la lande, il a vu, dans l'éclat des rayons,
Apparaître et bondir ta forme souple et noire.

Le fauve a regagné les bois silencieux.
S'en vont les beaux ramiers, passent les tourterelles,
L'ombre douce du parc effleure les tourelles
Et le Songe ouvre en toi son vol mystérieux.

Dans le rêve qui tient ta paupière baissée
Vois-tu l'Amant d'hier incliné sur ta main ?
S'il revenait, comment lui barrer le chemin
Et sous quels mots cruels lui cacher ta pensée ?

Si tu les prononçais il ne répondrait pas,
Aucun cri ne viendrait redresser ta paupière
Pendant qu'il descendrait cet escalier de pierre
Moins dur et moins profond que l'orgueil de ses pas.

Et ton âme troublée aime cette âme étrange.
D'autres se sont courbés dont tu ne fis nul cas.
Et les lèvres d'un seul sur tes doigts délicats
De la dentelle fine ont fait trembler la frange.

Pourquoi souffrirais-tu de ton désir caché ?
Si l'amour éternel est né d'une heure brève,

Ne crains jamais celui qui peut vivre son rêve
Sans bruit, sans trahison, peut-être sans péché.

Lève-toi maintenant, ô bien-aimée, ô reine !
Puis sur les champs déserts d'où partaient les faucons,
Seule et pâle, appuyée au fer des vieux balcons,
Dresse enfin dans le soir ta beauté souveraine.

Regarde la forêt où le soleil descend :
Elle s'allonge au loin comme la lèvres hostile
De quelque noir abîme, et l'astre qui rutille
S'y couche, magnifique, énorme, éblouissant.

Tout respandit, les bois, les étangs, les fontaines.
Il vient, l'Amant du soir, épris de ce décor.
Il vient. L'heure est divine. On voit glisser encor
Les cygnes sur les eaux magiques et lointaines.

LA-BAS...

Là-bas du grand soleil tombé je vois la flamme
S'éteindre et fuir. Le soir est loin, comme ton âme,
Comme ton cœur si tôt perdu, comme tes yeux.
La ligne de la terre à la frange des cieux
Touche, c'est un baiser de deux lèvres unies.
Vers de hautes lueurs des ombres infinies
Semblent monter; la nuit sur leur éloignement
Règle sa marche obscure et grandit tristement.
C'est ainsi qu'avec toi j'ai vu la mort des choses
Bien souvent. Les champs noirs confinaient aux cieux roses,
Mais, en trouvant partout la terre sans chemin,
Nous parlions à voix basse et je prenais ta main.
Çà et là, sur les monts, sous les bois, dans les plaines,
Les lumières du soir à des vitres lointaines,

Nous disaient le retour de l'homme en sa maison.
Et nous aurions voulu connaître, à l'horizon,
En quelque pli caché d'une étroite vallée,
A l'abri d'un enclos, la demeure isolée,
Où, dans l'ombre des nuits, à la clarté des jours,
Sans se quitter jamais, on pût s'aimer toujours.
Nous nous quittions. Les soirs finissent. Les yeux pleurent
Tout ce que nous laissons dans les choses qui meurent.
C'est l'écho du passé qui fait trembler ma voix
Lorsque, parlant d'hier, je puis dire : autrefois...
Autrefois le troupeau suivait les cris du pâtre,
La ferme où nous passions s'assemblait devant l'âtre.
Des fantômes au loin nous troublaient tous les deux
Et le plus court sentier devenait hasardeux.
Devant l'étoile, feu tardif que l'ombre apporte,
Nous allions lentement, car au seuil de ta porte
Les larmes de l'adieu voilaient nos yeux rougis.

L'espace est grand de ma demeure à ton logis.
Une étoile ce soir tremble au bord de la nue.
Les chemins sont déserts. Tu n'es pas revenue...

L'ÉGLISE

Vieille et sombre, petite, au fond d'une étendue
L'église où nous allons prier semble perdue.
C'est en vain que notre œil s'obstine à la chercher.
Il faut, pour découvrir la pointe du clocher,
Au-dessus de la haie étouffante et sournoise,
Que le rire du ciel fasse éclater l'ardoise.
Alors le coq de bois paraît vivre au soleil
Avec sa crête rouge et son poitrail vermeil.
Il indique l'église, il se dresse; il écoute
Les propos du village et les bruits de la route.
Il voit, sous la fierté de ses ongles luisants,
Rouler les chariots, passer les paysans;
Il voit dans le lointain de grands bœufs aux pacages
Qui rongent la figure immense des herbages.
Au détour du chemin, entre les deux âris

Qu'ombragent des lilas et des poiriers fleuris,
Vaincu par la chaleur, le cantonnier, sans honte,
Somnole, rêve, bâille et dit : « Le soleil monte ! »
Le vieux coq rayonnant s'exaspère à midi.
Mais le paysan dort et le bœuf alourdi
Se couche. On n'entend plus les oiseaux ni personne.
Dans le silence universel l'angélus sonne.

L'église où nous allons prier n'a qu'une voix.
Elle informe les champs, elle avertit les bois,
Elle annonce ou rappelle à toute âme qui prie
Le beau salut de l'Ange à la Vierge Marie.
La voix, la douce voix qui monte vers les Cieux,
Nous l'avons entendue au fond du chemin creux.
Nous avons entrevu le coq entre les branches.
Allons-nous retrouver l'église des dimanches ?
Ouvrira-t-elle encore, ainsi qu'un éventail,
Le plein cintre élargi de ce très vieux portail
Qui tient l'ombre des jours pendante sur sa baie ?
Le porche est clos. Voici, protégé par la haie,
Le cantonnier, les bras en croix sur le talus.
Un oiseau dans les fleurs écoute l'angélus.

Plus loin, le haut curé, droit dans la solitude,
Devant le seuil désert fixé par l'habitude,
Heureux de voir quelqu'un, sourit quand nous passons.
Puis la cloche légère, avec de petits sons
Doucement répétés, tinte et meurt sous la nue.

L'église où vous priez, ma sœur, est un peu nue ;
Elle a d'anciens vitraux qui claquent dans le plomb
Et les saints tourmentés n'y sont pas très d'aplomb ;
De son autel roman les vers creusent les marches,
Ils forent sans pitié deux fronts de patriarches ;
Et là-haut, sous la voûte, auprès d'un pendentif,
Ils ont mangé le nez d'un Confesseur naïf.
Quatre martyrs de pierre, inquiets sur leur base,
N'en expriment pas moins la douleur ou l'extase.
Le chien prudent a fui la niche de saint Roch.
Messire saint Martin, solide comme un roc,
De sa dextre, sans doute habituée au sabre,
Coupe en deux son manteau, qu'il offre à Benoît Labre.
C'est tout. Mais quel démon bizarre me frôla ?
O ma sœur, priez bien pour moi, car ce sont là,
D'une âme malgré tout légèrement impie,

Les curiosités que votre lèvre expie.
Je suis auprès de vous et laisse encor mes yeux
Errer dans les rayons qui dorent vos cheveux,
Et je songe au sentier qui conduit à l'église...
Mais vous, qu'une prière ardente immobilise,
Je sens que vous tenez, pour de plus longs chemins,
Le grand rêve éternel en vos petites mains.

LE VIEUX LOGIS

Pénétrons, si tu veux, dans le cher paysage
Où la vieille maison montre son vieux visage.
L'herbe a pris les sentiers, elle envahit le seuil
Du logis déserté qui semble un être en deuil,
Ouvrant, plein de mystère et plein d'inquiétude,
L'œil noir de la fenêtre à tant de solitude.

Entrons. Dans le silence immuable et profond
Nous demeurons surpris du bruit que nos voix font.
Taisons-nous. Le néant des choses nous regarde.
De l'escalier poudreux, où le pied se hasarde,
Nous voyons, évoquant les êtres à demi,
La place où des aïeux très lointains ont dormi ;

L'ombre du corridor, la nuit des cheminées
Par tant de feux ardents jadis illuminées.
Plus de réveils d'enfants : les rires sont éteints
Dont l'éclat répondait à l'éclat des matins.
Plus d'ordres, plus d'appels. En ces murs où nous sommes
Qui donc nous redira ce qu'ont voulu les hommes?
Devant ce crucifix, dans l'alcôve oublié,
Triste, au bord de la nuit, quelque femme a prié.
Peut-être que la chambre où tu pénètres seule
A vu la jeune fille incliner vers l'aïeule
Un front chargé de rêve et de crainte et d'amour.
Leurs secrets ont été le murmure d'un jour.
Rien n'est plus.

Descendons. Vois, la cour est déserte.
Ne trouble pas l'écho que ta voix déconcerte.
Les lieux déserts, témoins des âges révolus,
Sont comme des tombeaux : l'homme n'y parle plus.
Là des gens ont vécu dont nul ne sait l'histoire.
Ils ont mis sur la terre une ombre transitoire.
Le grave enseignement qui nous vient du passé
S'augmente en mon esprit du peu qu'il a laissé.

Viens près de moi. Le temps détruit l'homme et la pierre..
Malgré les pleurs amers qui brûlent ta paupière,
Cherchons ensemble, autour des prochains horizons,
Les visages éteints de nos vieilles maisons.

LE MAUSOLÉE

Si pour moi, quelque jour, tu fais creuser la terre,
Choisis au fond des champs, près du ciel solitaire,
Ce lieu sauvage où l'herbe efface les chemins.
Vois : le soir met là-haut des ors et des carmins
Et des flèches de feu glissent dans la ravine.
Sous l'horizon, la mer est proche : on la devine.
Te souviens-tu des bruits terribles d'autrefois ?
Mais la clameur des eaux ne couvre plus les voix :
J'entends la tienne et quand tu parles, mon amie,
On dirait que la mer au loin s'est endormie.

La terre est douce, les chemins qui vont là-bas
Sont tranquilles, la mousse éteint le bruit des pas ;
Cet arbre, d'où l'orfraie au jour s'est envolée,
Protégerait l'agreste et pieux mausolée
De celui qui vécut dans les champs et les bois.

Un mausolée? une humble pierre sous la croix.
Fais-y graver un nom, indique la naissance
Avec le jour prochain de l'éternelle absence.
N'ajoute rien de plus, va, puisque tout finit.
Laisse les grands espoirs à quelque vain granit,
Car le temps rit dans les mensonges de la pierre.
Garde au visage aimé l'abri de ta paupière.
Là-haut, quand règneront le silence et l'oubli,
Tu reviendras encor, de ton pas affaibli,
Par les mêmes chemins, rêveuse, toujours seule,
Et, sous ton voile noir, blanche comme une aïeule.
Qui sait! Tu souriras peut-être à mon tombeau,
En voyant de tes jours vaciller le flambeau,
Sans qu'une ombre ait jamais terni la pure flamme
Du vicil amour gardé saintement dans ton âme.
Et tu diras : « Voici la fin de ce long deuil,
Le mystère s'entr'ouvre et j'ai touché le seuil,
Et des souffles divins ont effleuré ma bouche. »

Puis, lorsqu'elle étendra ses ailes sur ta couche,
La mort, en se penchant, trouvera dans tes yeux
Un mausolée au fond des champs silencieux.

DANS LE CIMETIÈRE

Voici le champ des morts : c'est la terre probable
Où je dormirai seul, oublié, misérable,
Dans l'attente du Fils de l'Homme, en qui je crois.
Sous la gaité du jour la tristesse des croix,
Plus grande, montre bien ce qu'il faut de journées
Pour que tant d'oubli pèse aux couronnes fanées,
Et pour que les tombeaux soient privés tour à tour
De feuillage, de fleurs, de prière et d'amour.
Les passants font encore un signe. C'est l'usage.
Mais si l'un d'eux s'attarde à quelque ancien visage,
C'est par des traits lointains, vagues et fugitifs.
Morts, prisonniers muets, vous êtes les captifs
De vos cercueils étroits. Nul n'y voudrait descendre.
Pour baiser votre chair, pour remuer la cendre

De ceux qui furent doux, aimables, beaux, vaillants.
Morts inconnus, Dieu seul en ces yeux effrayants
Dont l'espace est le champ et le siège et l'orbite,
Vous absorbe. C'est là que toute chose habite :
Penser, geste, soupir, image, ombre, rayon,
Parole. Seuls témoins de la création,
Avant que l'homme ait vu la terre, son domaine,
Les yeux de Dieu savaient toute l'histoire humaine.
Ils ont, pleins de pitié, senti couler nos pleurs ;
Ils ont creusé, sondé l'abîme des douleurs
Et suivi les combats de l'homme après la faute.
Peut-être ont-ils trouvé l'humanité plus haute
Lorsque l'être déchu, tombé, mais immortel,
A redressé ses bras éperdus vers le ciel.
Quand il fit naître, aux cris de sa chute profonde,
Dans les Cieux ébranlés le Rédempteur du monde.

Du Rédempteur voici les croix, signes sacrés.
Vous les portez sur vous, ô morts qui m'entourez ;
Ici, vous avez tous la croix divine, l'arbre
Qui dans le bronze ou l'or, le granit ou le marbre,
Donne la même fleur au calice sanglant.

C'est la fleur de la Mort qu'avec l'eau de son flanc
Le Christ arrose et fait renaitre et qu'il déploie
Pour que l'homme l'adore et pour que Dieu la voie ;
La fleur de l'Espérance aux immortels parfums.
Heureux si vous avez dans l'ombre, ô chers défunts,
Jadis dans le secret des terrestres misères,
Versé toute votre âme et des larmes amères,
Les pleurs de vos chagrins les plus mystérieux
Sur l'arbre qui porta le Mystère des Cieux.
Heureux ceux dont les cœurs brûlaient comme les cierges
Sur des autels fleuris. Bienheureuses les vierges
Qui tenaient, pour le temps et pour l'éternité,
En de fragiles mains, les lis pleins de beauté,
Pleins de grâce, avec leurs corolles renversées
Et pâles sous le poids des célestes pensées.

Du champ des morts j'ai vu la terre des vivants.
La moisson qui frémit aux caresses des vents,
Haute, droite, sans bruits, demeurait immobile
Dans la lueur du soir magnifique et tranquille.
Pas un vol, pas un cri ne partait des sillons.
Dans le lointain, les chars manquaient, mais aux rayons

Que le soir envoyait, les croix souriaient toutes
A l'étrange abandon de la plaine et des routes.
Du champ des morts, là-bas, à l'occident vermeil,
J'ai vu, dans l'agonie énorme du soleil,
S'évanouir les bois le long des étendues
Et disparaître, au fond des campagnes perdues,
Un noir fourmillement de troupeaux qui fuyaient.
Seules, devant la nuit proche, les croix brillaient,
Car l'ombre, qui semblait couvrir la terre entière,
L'ombre laissait survivre, autour du cimetière,
Pur et d'autant plus doux sous le ciel attristé,
Comme un reflet de gloire et d'immortalité.

LE PHITISIQUE

Les flammes du foyer retirent leur lumière
Du visage de l'homme assis dans la chaumière.
L'être immobile a la pâleur des moribonds.
Ses tristes yeux, gênés par l'éclat des charbons,
Regardent la fenêtre et les lointains villages.
L'air ne fait même pas chuchoter les feuillages,
Et les grands peupliers sont tout droits dans la nuit.
Sous la lune les champs déserts n'ont aucun bruit.
Seuls des pas rapprochés résonnent sur la route,
Des gens parlent entre eux et le malade écoute.
Dans le calme effrayant de l'immobilité
Il recueille les sons avec avidité.
Les pas troublent son cœur, des mots lui font envie.
Qui donc passe devant la maison ? C'est la Vie.
L'homme est jeune, il voudrait encor franchir les monts,

Gagner la plaine : un mal horrible en ses poumons
Détruit le souffle : il peut s'éteindre à chaque haleine.
Il ne reverra plus les coteaux ni la plaine,
Et les hauts peupliers, noirs et mystérieux,
Comme des cierges d'ombre, au fond des tristes yeux
Vont se planter, tout droits, sans que rien les balance
En des vallons d'oubli, de mort et de silence.

Les arbres des vallons, sonores autrefois,
Bruissaient, frémissaient aux vents, telles des voix
Orchestrales au loin, profondes, sans pareilles,
De mille bruits légers emplissant les oreilles.
Les arbres chantaient bien... Pourquoi sont-ils muets?
Près du jardin la lune a d'étranges reflets...
Voici que l'homme a peur... O nuit, ô solitude!
Il désire la main qu'il presse d'habitude.
L'affectueuse main promise aux derniers jours,
Il ne peut la chercher : ses bras, devenus lourds,
Restent collés aux flancs que le râle soulève.
Et l'homme, vers le ciel ouvrant ses yeux de rêve,
Par la vitre où la lune, ample et soudaine, a lui,
Croit voir la mort descendre et ricaner sur lui.

DEVANT L'ÂTRE

La bûche, énorme et féodale, au cœur de l'âtre
Flambe. L'automne est rude. On voit le feu du père
Derrière les grands bois sur la lande allumé.
Les pas des serviteurs dans le logis fermé
Sont discrets. Tout est loin. Et la flamme s'élève
En cet âtre orgueilleux identique à mon rêve.
Ici j'ai salué les preux d'une chanson.
La plaque du foyer porte leur écusson,
Des lions redressés j'aperçois les crinières
Et dans l'écu les trois merlettes prisonnières,
Le casque au noir cimier, tordu comme un serpent.
Partout le grand panache ondule, se répand,
Exprime sur la plaque une triple pensée :
Bon droit, vanité folle et bravoure insensée.
Des étincelles d'or quand part le vif esprit
La cuirasse s'allume et la visière rit.

Les chevaliers défunts ont exposé leurs armes
Dans l'âtre, au feu qui brûle et le sang et les larmes,
Pour que le visiteur aperçût dès le seuil
La plaque haute et dure où flambe leur orgueil.

Les maîtres de ce lieu gouvernaient des provinces,
Ils ne furent jamais domestiques des Princes,
Jamais le roi victorieux dans son palais
Ne les vit se mêler au troupeau des valets;
Ils pourraient revenir dans cette immense salle
Sans offenser les murs d'aucune ombre vassale.
Ils s'en iraient monter, droits et bardés de fer,
Sur les ponts, des chevaux qui henniraient dans l'air,
Et tous obéiraient à la même pensée
En quittant la maison qu'on n'a point abaissée.
Ils passeraient les monts et fuiraient sous les champs.
Le pâtre les verrait, par les rouges couchants,
La lance au poing, le chef allongé sous les heaumes,
Se ruer dans la mort aux confins des royaumes.

L'écho de la bruyère a-t-il gardé les cris
Des chevaliers? Le vent souffle, le ciel est gris,

Le sombre gueux, couvert de quelque houppelande,
Marche seul aux fourneaux qui fument sur la lande.
Nul cavalier, perdu là-bas dans les genêts,
Ne voit le double éclair qui sort des hauts chenets,
Ni sur le fond discret des tentures pâlies
Les reflets glorieux des vieilles panoplies.
Les seigneurs dans la nuit dorment le grand sommeil ;
Aucun d'eux ne viendra devant l'âtre vermeil,
Attiré par l'éclat des énormes flambées,
Poser ses solerets aux pointes recourbées.
Sous les pieds lourds de ceux que l'ombre a vu partir
La dalle du foyer ne doit plus retentir.
Ici du haut des tours les blondes châtelaines
Ne verront plus s'épanouir au vent des plaines,
Dans l'air et dans les cris des combats coutumiers.
Le panache éclatant, blanche fleur des cimiers.
Du panache le feu ronge l'aigrette noire.
Les grands lions de l'âtre, endormis dans la gloire,
Laissent la suie amère enfler leurs larges yeux.
Et seul je vois encor ce qu'ont vu tant d'aïeux :
Fugitives parmi les flammes éphémères,
Des étincelles d'or au poitrail des Chimères.

LES RAMIERS

Les pins de la forêt sont des colombiers noirs
Que hantent les pigeons au plumage de cendre.
Les Vols, qu'on voit là-bas tournoyer et descendre,
Ont rasé les clochers, effleuré les manoirs,

Et trouvant sous un parc leur futaie envahie,
Ils sont venus, par la forêt, loin des corbeaux,
S'abattre dans les pins qui couvrent les tombeaux
Et les murs écroulés d'une antique abbaye.

Le moine et le manant sont morts. Et le meunier
Sommeille. On n'entend plus le grelot monotone

Des mules qui broutaient la fougère en automne.
Seul en ces bois obscurs rôde le braconnier.

Près des étangs, le fauve entend siffler les balles
Quand son corps sous la lune apparaît hors des joncs.
Et les plombs meurtriers massacrant les pigeons
Les font choir lourdement sur les pierres tombales.

Là souffre un sanglier, plus loin râle un chevreuil,
Il s'étrangle au collet qu'ont tendu les mains viles
De l'homme qui, pour l'or et le ventre des villes,
Met la jonchaie en sang et la bruyère en deuil.

Ainsi le veut Messer Gaster, tyran du monde.
Mais qui donc, entre nous, n'est un peu sur son bec?
Jadis, quand un seigneur abbé partait du Bec
Songeait-il au gibier de ta forêt profonde,

O Saint-Évroul? Flanqué de moines bien portants,
Le Révérendissime, à l'abri des escarpes,
Voyait-il frétiller les brochets et les carpes
Sur la nappe jolie et claire des étangs?

Je ne sais, mais de loin, tout le long des épîtres
Qu'échangeaient les Prélats au bord de la forêt,
Sur les chefs reluisants des moines en arrêt,
Je crois voir remuer les crosses et les mitres.

Au fond des sombres bois le monastère blanc
Dardait l'éclair de ses lancettes géminées.
Le Sire Abbé de Saint-Évroul, chargé d'années,
Activait sa monture et trottait en tremblant.

L'Abbé du Bec, suivit des Prieurs, ses émules,
Trottait aussi, joyeux, bénisseur et vermeil.
Dans les chemins herbus, pleins d'ombre ou de soleil,
Les lièvres déboulaient sous le pied fin des mules.

L'Évêque de Lisieux, debout près du portail,
Assiégé par des gueux qu'apaisaient les chanoines,
Souriait, paternel, au défilé des moines
Qui passaient sous la rose ardente du vitrail.

De nobles gens, venus pour les cérémonies,
Dames et chevaliers, pages et damoiseaux,

Suivaient le vol de l'hymne aux voûtes des arceaux,
Ou le murmure ailé des tendres litanies.

On chantait jusqu'au soir les beaux textes latins ;
Les moines observaient la sainte Liturgie ;
Plus tard ils méditaient. Et la théologie
Dans l'ombre élargissait les fronts bénédictins.

A l'aube, titubant sur ses jambes bancales,
Si le manant passait en ployant sous le faix,
Il rencontrait toujours l'épaule d'un profès.
C'était le temps heureux des forêts cléricales.

Il régnait sur les bois un calme universel.
Des ouvriers puissants et doux taillaient la pierre.
L'Enlumineur voyait, en baissant la paupière,
L'auréole fleurir au jardin du missel.

Lors, aux premiers appels des cloches argentines,
Les pigeons dans les pins ouvraient l'œil à demi ;
Des souffles les berçaient comme un peuple endormi.
Et puis, en des clartés d'aurore, après matines,

Quand les laudes disaient les merveilles de Dieu,
La grâce de la Vierge et la force des Anges,
Les beaux ramiers, chargés de toutes ces louanges,
Partaient, d'un vol immense, à travers le ciel bleu.

DEUX MINUTES D'ARRÊT

PAYSAGE

Un château Louis Treize au flanc d'une colline.
Les briques de lichen argentent les créneaux.
Une rivière étroite, au loin claire et câline,
Vers le logis royal déroule ses anneaux.

Des échassiers, venus de la mer ou des fleuves,
Émergent, fins et droits, du lit vert des roseaux.
Le hameau très ancien n'a pas de maisons neuves
Et des moulins penchés se mirent dans les eaux.

Plus haut le cimetière, entrevu sous les arbres,
Offre le Signe auguste aux regards des passants :
La Croix qui, dominant les tertres et les marbres,
Garde les vieux seigneurs et les vieux paysans.

Près du chemin l'église est au bord de la haie.
Trois cloches font vibrer le clocher tout tremblant.
Sur la nef le portail ouvre sa large baie
Et montre dans la nuit du chœur un autel blanc.

L'église, le clocher, les maisons, tout s'incline
Humblement sous le ciel; mais, plein de sa grandeur,
Le château rouge étale au flanc de la colline
L'orgueil et sa beauté, la vie et sa splendeur.

Deux minutes. J'ai vu l'âme d'un ancien monde.
Puis la locomotive, ardente sous l'arrêt,
S'ébranle, souffle, fuit et vers le lointain gronde
En montrant son panache énorme à la forêt.

LE DIX-CORS

Des coteaux étagés gagnant les sommets clairs,
Le cerf monte. Il descend. La sueur et la brume
Assombrissent les poils de son manteau qui fume.
Il passe, le col haut et les yeux pleins d'éclairs,

Il détale, bondit, la ramure couchée ;
Le fourré ploie ou craque aux élans de son corps.
Au loin la meute aboie, au loin sonnent les cors,
Mais le cerf n'entend plus l'ardente chevauchée.

Il regagne un sommet, voit tout un grand pays,
Tend l'oreille : pas un galop, pas un murmure.
De l'animal sauvé l'orgueilleuse ramure
Maintient sa triple fourche au-dessus des taillis.

Puis il vient tout entier s'offrir à la lumière.
Il croit la forêt calme. Et dans le jour pâli,
Au milieu des clameurs d'un sombre hallali,
Le vieux dix-cors sera couché dans la bruyère !

Les hameaux qui l'ont vu sur le ciel des matins,
Les hardes, sous la brande épaisse retirées,
Vont entendre le long hurlement des *Curées*
Et les appels du cor, terribles et lointains.

A ce drame le Soir mêlant son agonie
Fuira, louche et sanglant, par les bois anxieux.
Puis bientôt, dans la nuit, gémiront les *Adieux*,
La dernière fanfare et sa plainte infinie.

LES TRUANDS

Truands, voici l'hiver : recousez vos manteaux.
Plus d'un richard frileux au coin du feu s'embrume.
Gueux des champs et des bois, des vallons, des coteaux,
Drapez-vous dans le froid, dans la pluie et la brume.

Marchez ! La terre et l'air ne vibrent qu'avec vous.
Vous chantez quand le vent fouette vos durs visages.
Marchez, nombreux, d'un pas sonore et montrez-nous
La race flagellée au fond des paysages.

Au loin la terre était vide des grands troupeaux,
Le soir abandonnait le ciel où vous surgites,
Et l'ombre conseillère invitait au repos,
Et la nuit vous poussait, haletants, vers les gites.

Groupés devant les seuils à la voix des fermiers,
Sur vos lèvres fumaient les soupes délectables.
Puis, réchauffant la paille froide où vous dormiez,
Des souffles d'animaux emplissaient les étables.

Malgré le sombre hiver, demain comme aujourd'hui,
Affamés, harassés, vous marcherez encore,
Aimant d'un âpre amour l'Heure qui vous conduit
Courbés sous le couchant, redressés dans l'aurore.

L'aube éclaire là-bas les villages, les bourgs
Et les clochers de neige où l'âme des dimanches
Offre ses carillons légers à vos pieds lourds,
Pendant que le soleil rit sur les plaines blanches.

Les mères, les enfants parfois jettent des cris,
Les pères sont muets, mais les vieillards se plaignent.
O pauvres gens, venez adorer Jésus-Christ :
Il vous attend Celui dont les divins pieds saignent.

De son Cœur jusqu'à vous s'épanchent des rayons.
Le Ciel brille à travers les hardes déchirées,

Pauvres, l'amour de Dieu commence à vos haillons
Et c'est vous qu'il bénit de ses mains empourprées.

Il mesure la tâche, il pèse le fardeau.
Il dit à l'un : Travaille ; il dit à l'autre : Espère.
Et puis, songeant à vous, contre le verre d'eau
Il échange l'amour infini de son Père.

Or, si vous avez soif, entrez dans nos maisons,
Videz nos gobelets et remplissez vos gourdes.
Avant de repartir vers les grands horizons,
Entassez notre pain dans vos besaces lourdes.

Vous qu'aima le Seigneur, ô Gueux, nous vous aimons !
Vous étiez au Calvaire et vous étiez dans l'Arche
Et vous couvrez encor les plaines et les monts
Du symbole éternel de la Douleur qui marche.

Soyez donc salués, réchauffés, soutenus,
Brûlez par les chemins le bois mort de nos haies,
Laissez nos vêtements couvrir vos membres nus,
Laissez nos fraternelles mains toucher vos plaies.

Voici l'hiver ? Eh bien ! voici la loi de Dieu :
De celui qui n'a rien le riche est tributaire.
Que la loi du Seigneur vous protège en tout lieu,
Truands, qui ne devez finir qu'avec la Terre !

LE TROUPEAU

Le sombre hiver avec la bise est sur la plaine.
Un berger traîne au loin, derrière son manteau,
Le groupement frileux d'un tout petit troupeau.
Les moutons rapprochés grelottent dans leur laine.

Ils tiennent peu de place au chemin qu'ils ont pris
Et s'en vont, tache errante, à travers l'étendue.
Leurs pieds qui maintenant montent la côte ardue
Ont des fourmillements légers sur le ciel gris.

Avant la nuit, déjà mêlée au crépuscule,
Sous le souffle du vent qui courbe la forêt,

Là-haut, dans la tristesse immense d'un guéret,
Passe le bêlement du troupeau minuscule.

Combien sont-ils, au ras des sillons ténébreux?
Soixante à peine. Ils vont, roulant comme une vague,
En leur forme tantôt précise, tantôt vague,
Mais toujours plus lointains et toujours moins nombreux.

En des soirs que j'ai vus les monts et les vallées
Sentaient de grands troupeaux sourdre, paitre, marcher.
Et voici qu'aux regards qui pourraient les chercher
S'offre le front désert des terres désolées.

Car ce dernier pasteur qu'affuble un manteau noir,
Ce maigre chien lancé vers le mouton qui bêle,
Les brebis, les agneaux qui marchent pêle-mêle,
Le bélier dont la tête émerge au fond du soir;

Tout cela prend l'aspect étrange des Chimères;
C'est l'image réduite ou l'ombre du passé.
Tout le flot de la vie ancienne est effacé.
Les grands troupeaux n'ont eu que des jours éphémères.

Ici les vieux terriens seraient des étrangers.
Le temps et la nature ont leurs métamorphoses :
Ils ont changé la face et le destin des choses.
Et la terre a perdu ses antiques bergers.

LA NEIGE

Neige pure, tombée en silence des urnes
De la nuit sur les bois et les champs taciturnes,
Toi qui splendidement déroules au lointain
Ton manteau sous le rire éclatant du matin ;
Neige molle, étendue au fond de la vallée,
L'hiver, baisant ta face ardente et désolée,
Comme un amant cruel t'apportera souvent
Les morsures du froid dans les souffles du vent.
Il rudoyait déjà la terre, son épouse.
Et tu viens dans la nuit, vierge folle et jalouse,
Étouffer ta rivale, effacée à nos yeux
Par le lit qu'ont foulé tes pieds silencieux.
Mais tu n'apparais plus comme une pâle amante :
Sur ton front cristallin que l'aube diamante

Brille cette couronne aux joyaux éclatants
Qui fait de toi la reine éphémère du temps.
Que l'Hiver, jour et nuit, te morde ou qu'il t'étreigne,
O Neige, entre ses bras méchants, c'est toi qui règne.
Et tu jettes au fond de son œil irrité
L'orgueilleuse blancheur de ta virginité.

Sur les champs, sur les toits, aux lourds rameaux des arbres,
Ta robe lumineuse a la froideur des marbres ;
Comme la main s'y gèle et s'y brûle au toucher,
L'homme rentre et s'enferme. Il n'ose plus marcher :
Il craint la fondrière et les routes désertes
Que la neige trompeuse a lentement couvertes.
Si le dernier passant longe encor les chemins,
Il ne trouvera plus trace de pas humains.
Rien au creux des vallons, rien au sommet des côtes,
Ni chevaux, ni rouliers sous les charrettes hautes.
Les retiens-tu là-bas, ô Neige, entre les plis
De ton linceul, plus blanc que l'hermine et les lys ?
Ceux dont les chars légers sillonnaient les campagnes,
Les époux qui voulaient rejoindre leurs compagnes,
Les amis, les amants qui vivaient dans l'espoir

De quelque rendez-vous du matin ou du soir,
Se chercheraient en vain dans la morne étendue.
Et toute voix plaintive est une voix perdue.
Et l'âme qui voudrait exprimer son besoin
Voit la neige si sourde et les âmes si loin !

Pourtant la Neige, en un lointain de poésie,
Promène au bord du ciel sa libre fantaisie.
De soudaines splendeurs font éclater aux yeux
Tout un pays de rêve, étrange et merveilleux.
Au cœur de la forêt, qui s'ouvre et qui miroite,
Le fleuve étincelant plonge sa lame droite.
Soudain l'onde palpite et des troupes d'oiseaux
S'élancent vers les bois sur le rire des eaux
Et la claire forêt montre, au-dessus des brandes,
Ses fauves au poil roux dans la blancheur des landes.
Les biches et les cerfs descendent les coteaux,
Couvrant le sol neigeux de leurs sombres manteaux.
Ils s'en vont çà et là, désunis dans leurs courses,
Réchauffer leurs museaux à la tiédeur des sources ;
Puis, relevant la tête, ils portent aux champs clairs
Leurs grands yeux, où la peur allume des éclairs.

Mais seul le bon soleil glisse à travers les branches ;
Il règne sur les eaux, les bois, les plaines blanches,
Et la Neige, aux rayons de cet après-midi,
Livre sa grâce molle et son flanc attiédi.

Sous les reflets atténués d'un ciel d'opale
Le soleil laisse enfin tomber son disque pâle.
La frange d'un nuage au bord de l'horizon
Dore le toit neigeux d'une antique maison.
Le soir révèle encor d'autres gentilhommières.
Le coq d'or d'un clocher qu'entourent des lumières
Suit dans le pays rose un vol de corbeaux noirs.
La brume des vallons monte au front des manoirs,
Puis la Neige s'efface et fuit l'ombre des plaines
Sur les sommets douteux des collines lointaines.

DANS LA BRUME

Sur les terres où dort l'invisible semence,
Un noir troupeau s'en va, tachant la plaine immense.
Un autre, dont les chiens ont limité l'arrêt,
Ronge la face grasse et brune d'un guéret.
Les moutons, au hasard des herbes arrachées,
Mêlent les mouvements de leurs têtes penchées.
Le berger, qu'une idée attarde au même endroit,
Règne sur eux, drapé, sombre, immobile et droit.
Il a le morne aspect des choses qui l'entourent.
Il bouge, crie un nom, siffle : ses chiens accourent,
Puis repartent, pliés sous le commandement.
Et le dernier troupeau s'ébranle lentement
Vers un chemin douteux de la campagne, où fume,
Basse, laiteuse et molle, une nappe de brume.

Du sol, le brouillard monte au ventre des brebis,
Aux cornes des béliers, et s'accroche aux habits
De l'homme, dont on voit, au-dessus de la terre,
Passer la forme haute, étrange et solitaire.
Il marche avec la gourde et la besace aux flancs.
On devine un troupeau derrière ses pieds lents.
De temps en temps, le bruit du bidon sur la gourde
Fait partir sous ses pas quelque alouette lourde.
Il ne peut suivre, en son lever capricieux,
L'oiseau que des vapeurs enlèvent à ses yeux.
L'homme ne voit plus rien : les choses sont voilées.
Par où sont les étangs et par où les vallées?
Le bois, qu'obstinément les chênes ont trahi,
Disparaît, et le ciel lui-même est envahi
Par la brume, qui rend le soir impénétrable.

C'est l'heure où le berger trouve le misérable ;
C'est l'heure où, sur la ligne obscure des sillons,
Le pauvre en limousine et le gueux en haillons,
Songeant au même abri, suivent les mêmes routes.
Ils parlent, puis soudain se mettent aux écoutes :
Au-dessus d'eux, clamant vers le pays des eaux,

Perdus et harassés, passent de grands oiseaux.
Ils les suivent; là-bas encor des voix se plaignent.
L'ombre augmente, la brume aussi, les cris s'éteignent.
Alors, le mendiant et le berger, sans bruit,
Cherchant des feux lointains, s'enfoncent dans la nuit.

LES ROUTES

L'effort de l'homme, au flanc des monts, les a tordues.
Elles se traînent dans la nuit, vagues sillons.
Le matin clair emporte, avec de vifs rayons,
Leur ligne, droite et blanche, au fond des étendues.

L'Été morne au sommet de leurs côtes ardues
A de brusques réveils et de chauds tourbillons.
Et l'âpre vent d'Hiver y fouette les haillons
Des gueux, dont on voit fuir les bandes éperdues.

Les routes vers le deuil, la prière et l'amour
Se déroulaient, mystérieuses, quand un jour
Le pas brutal des régiments les a grondées.

Elles portaient hier et montreront demain
Avec ses fils, ses chars, ses troupeaux, ses idées,
L'Homme, éternel passant d'un éternel chemin.

ANGÉLUS DU SOIR

Un char qui roule, un toit qui fume,
Une fenêtre qui s'allume
D'un beau reflet d'or du couchant.
Puis, là-bas, au bord de la route,
Le clocher solitaire. Écoute :

Il dit un chant.

C'est l'Angélus, voix de la terre,
Écho lointain du grand mystère
Qu'annonça l'Ange Gabriel;
Hymne des monts et des vallées
Qui, par les routes étoilées,
Fuit vers le ciel.

Il reviendra dans chaque aurore,
Il vibrera longtemps encore
Dans l'air embrasé des midis.
Salut d'en haut, prière humaine,
Que ta douce vertu nous mène
Au paradis!

Voici les étoiles sans nombre,
Les fleurs de feu de la nuit sombre.
Rentrons, ma sœur, ne parlons plus.
Et sur la route où nous passâmes
Écoutons chanter dans nos âmes
Les Angélus!

SOIR DE MAI

Sur sa bête, cabrée aux panneaux du vitrail,
Un chevalier, portant la cuirasse et le heaume,
Accompagne Marie en quelque beau royaume,
Son grand cheval ayant des lys jusqu'au poitrail.

Le Bon Pasteur, dans la fenêtre du bercail,
Sourit aux fleurs de Mai dont le temple s'embaume.
Les deux bras sur la plaine, ou sont des toits de chaume,
Il protège et bénit le monde du travail.

Et le monde qui prie est dans la nef obscure.
Des voiles où le soir efface leur figure,
La voix des nonnes sort, comme un bourdonnement ;

Leur âme se répand à l'ombre des portiques,
Pendant que le soleil fait, merveilleusement
Éclater les lys d'or des verrières antiques.

AOÛT

Voici la fin de la journée.
Les moissonneurs au teint vermeil
S'en vont. Leur tâche est terminée.
Sous la campagne abandonnée
On voit mourir le grand soleil.

Le jour s'éteint, mais l'âtre flambe.
L'oison d'août se dore au feu clair.
Filles et garçons, troupe ingambe,
Pour les vieux qui tirent la jambe
Jetez donc un refrain dans l'air !

Des pots bruns le cidre ruisselle
Et, devant nos gens attablés,
Luit, sur la joyeuse vaisselle,

La fleur rouge, pareille à celle
Qui met sa pourpre dans les blés.

Les fils du sol héréditaire,
Debout, à la fin du repas,
Chantent tous l'hymne volontaire,
Plein du rude amour de la terre
Qu'ils ont fait trembler sous leurs pas.

Leurs voix, éclatantes et pleines,
Au loin réveillent les amis,
Quand du mois les chaudes haleines
Emportent l'hymne dans les plaines
Jusqu'aux villages endormis.

Écoutez ! car ce sont les hommes,
Les pourvoyeurs du genre humain,
Semeurs de blé, pileurs de pommes,
Penchés sur la terre où nous sommes,
La faux ou la charrue en main.

Garde bien, ô race aguerrie,

Ton Dieu, ta force et tes chansons.
Fends la glèbe qui t'a nourrie
Et lève-toi pour la patrie
Aux jours des sanglantes moissons.

CHANT DE GUERRE

C'étaient des gâs aux voix hardies.
Ils passaient dans le soir vermeil.
Leurs silhouettes agrandies
Se détachaient sur le soleil.
Troublant l'air et frappant la terre,
Au rythme sourd de leurs talons,
Ils emplissaient d'un cri de guerre
Le ciel rouge et les noirs vallons.

Au loin, dans la plaine muette,
Le laboureur et le passant
Prêtaient une oreille inquiète
A l'hymne de gloire et de sang.

Suivant des yeux la troupe altière
Perdue aux limites des champs,
Ils croyaient voir à la frontière
Saigner la pourpre des couchants.

Témoins des anciennes déroutes,
Les pâtres, songeurs et peureux,
Abandonnaient au bord des routes
Les troupeaux et causaient entre eux.
Courbés, ils parlaient de bataille,
De défaite et de trahison ;
Mais, joyeux, redressant leur taille,
Les gâs chantaient à l'horizon.

Au soir, à la nuit, aux présages,
Les gâs portaient de hauts défis.
Ils évoquaient du fond des âges
Tous ceux dont ils étaient les fils.
Gaulois et Normands qui naguères,
Servants des cultes meurtriers,
Défendaient dans les grandes guerres
Le sol, la race et les foyers.

Sur la même route sonore,
Vers l'infini du même ciel,
Le cri du Gaulois monte encore
Et j'entends son pas éternel.
C'est vrai qu'il faut que tout renaisse
Au fond des cœurs, dans les cerveaux.
Ah ! laissez chanter la jeunesse
Et passer les espoirs nouveaux.

L'hymne de guerre est un cantique.
Il dit : « Je défends et je crois. »
Il s'élève dans l'air mystique
Où nos clochers dressent la Croix.
Honte aux refrains qui se lamentent
Dans une perverse beauté.
Et surtout gloire à ceux qui chantent
La Patrie et la Liberté!

LA CROIX ROUGE

La Croix Rouge, pour les grands cœurs qui l'ont cherché,
De la Croix du Sauveur un jour s'est détachée.
Symbole de pitié, d'amour et de douleur,
C'est bien au Sang du Christ qu'elle doit sa couleur.
Les mères aux bras forts, les épouses tremblantes,
Les filles et les sœurs ont pris les croix sanglantes ;
Puis, à des sons lointains redressant les genoux,
Cependant que les fils, les frères, les époux
Suivaient les beaux clairons dans les guerres affreuses,
Elles ont occupé leurs mains ingénieuses
A de simples travaux, cousant de l'aube au soir,
Consacrant la veillée à quelque humble devoir,
Achevant le tricot, entassant la charpie,
Dans le silence lourd de la ville assoupie.

Sur ces doux oreillers les blessés dormiront.
La mitraille en éclats frappe des pieds au front,
La balle atroce fait des trous et des morsures :
Voici du linge blanc pour toutes les blessures.
Femme, des messagers, par les champs et les bois,
Porteront aux blessés le travail de vos doigts
Et ces choses, dans la victoire ou les défaites,
Garderont la douceur des mains qui les ont faites.
La douceur des bandeaux qu'aiment les fronts pâlis,
Les linceuls glorieux l'abritent dans leurs plis,
Car vous avez, mes sœurs, pour tous les frères d'armes,
Uni vos mains, uni vos cœurs, mêlé vos larmes.

Les larmes vers la terre ont coulé de vos yeux,
Mais la prière sainte a monté vers les cieux.

Ils sont morts? Votre foi là-haut les accompagne.
Ils sont vivants? Sur les sommets, dans la campagne,
Lorsque le camp remue aux lueurs du matin,
Quand la diane chante et meurt dans le lointain,
D'humbles autels, dressés là-bas sur les frontières,
Mêlent leur paix divine aux fanfares altières.

Tout se tait. Les calices brillent. Dieu descend.
Les prêtres ont mangé le Corps et bu le Sang.
Sous les chasubles d'or que vos mains ont brodées
Ils portent maintenant d'immortelles idées.
Mystiques nourriciers, Dieu les charge d'offrir
Le froment de la vie à ceux qui vont mourir,
Car la vie éternelle est au fond des ciboires.
Les Sacrificateurs remontent dans les gloires
De l'autel; puis leur geste envoie aux bataillons
Le signe auguste et fort des bénédictions.

Tout à coup, les canons feront trembler la terre;
Mais le soldat qu'aura touché le signe austère,
Eût-il la vision terrible du trépas,
Debout, face aux canons, ne reculera pas.
Ce chrétien-là, plus grand que le païen stoïque,
Vous le verrez tomber dans le soir héroïque.
On entendra son cri d'amour et de douleur.
La nuit, d'un voile froid, couvrira sa pâleur.
Alors il se perdra dans l'obscur pensée
Du pays, de la mère ou de la fiancée...
Qu'importe! il a souffert, il a voulu souffrir!

Et l'ange de pitié qui l'entendra mourir,
Prenant l'âme en ce corps de glace où rien ne bouge,
Sur le front d'un Élu tracera la Croix Rouge.

SUR LA MORT D'UN AMI (1)

De tes amis, de tes parents, de ton épouse,
De ton jeune bonheur la Mort était jalouse.
Elle a voulu, soudaine, horrible, sans pitié,
Couvrir d'un double deuil l'amour et l'amitié.
Va, de nos cœurs meurtris la blessure est si vraie
Qu'il y saigne le sang échappé de ta plaie ;
Et si la vie encore entrait dans ton repos
Tu sentirais nos yeux ouverts sur tes yeux clos ;
Tu percevrais, au fond du tombeau, selon l'heure,
Ou le pas qui te cherche ou la voix qui te pleure.
La femme vient trouver son époux endormi,
La mère son enfant et l'ami son ami.

(1) Émile COTREL LA SAUSSAYE, mort accidentellement le
22 novembre 1900.

La terre aimait ton âme et quand le ciel l'a prise,
Le monde a tressailli de douleur, de surprise.
Nul ne pouvait comprendre un aussi noir trépas.
Ceux qui veulent compter les jours n'admettaient pas
Que l'épouse à vingt ans prit un voile de veuve.
Et la foi de plusieurs se troubla dans l'épreuve.

Enfant aimable et doux, jeune homme gracieux,
Qui marchais le sourire aux lèvres sous les cieux ;
Qui t'en allais, d'un pied affectueux et ferme,
Sans songer au malheur et sans prévoir le terme ;
Parmi tant de chemins, toi qui ne semblais voir,
Au-dessus des plaisirs brillants, que ton devoir ;
Jeune homme au geste franc, à la parole chaste,
Que tous les biens trouvaient sans orgueil et sans faste ;
Bon juge, conseiller discret, cher confident ;
Être méditatif, qui venais cependant,
Suivant l'occasion heureuse ou malheureuse,
Mêler aux autres voix ta voix judicieuse ;
Qui donc s'étonnerait de notre désespoir
Quand la mort te frappa dans les ombres du soir ?
Après qu'elle eut dressé la ténébreuse embûche

Où disparaît ta vie, où notre foi trébuche,
Où, partageant des tiens les affreuses douleurs,
Tout un pays, en te nommant, versa des pleurs?

Ami, c'est au pays natal que tu reposes.
Pour la vie éternelle et ses métamorphoses
Nous devons tous dormir des temps mystérieux.
Et ton ombre hâtive a rejoint les aïeux.
Ton oreille a connu leur voix lointaine et tendre.
Ils sont bien près de toi : tu pourrais les entendre.
Par l'immortel amour informés à demi,
Enfant, peut-être bien que leur cendre a frémi
Lorsque le fossoyeur, en remuant la terre,
A découvert enfin le cercueil solitaire
Où, de ses doigts glacés, l'aïeul au petit-fils
Semblait montrer les bras divins du Crucifix.

Ne pleurons pas. Gardons des cœurs purs et fidèles.
Que les tombes jamais ne nous trouvent loin d'elles.
Que tout regard s'arrête et cherche des leçons
Aux croix de la campagne aride où nous passons.
Le temps brunit le fer, le temps noircit la pierre.

Près du village, entrons dans le vieux cimetière.
N'est-ce pas, que les plus anciens sont les plus doux ?
Près du mur, dans la haie, on voit luire les houx,
Aux coins abandonnés, dans l'air et le silence,
Le beau genêt fleurit, l'airielle se balance ;
La ronce couvre en vain de ses maigres rameaux
Des noms de paysans connus par les hameaux.
Et pourtant à nos yeux, dans le soir, dans l'aurore,
Sur ces champs de l'oubli que la lumière dore,
Apparait le néant d'un immense passé...
Que fera l'avenir de ce monde effacé ?

Un jour, sous les genêts, les ronces, les airelles,
Sous la terre où les yeux renaîtront, purs flambeaux,
Les morts soulèveront la pierre des tombeaux
De leurs têtes surnaturelles !

L'HOMME QUI PASSE...

Le crépuscule est fait de pourpre et d'améthyste.
L'homme, seul, lentement, au loin, dans le soir triste,
Marche. Il s'en va, d'un pas pesant et mesuré,
Vers le gîte inconnu, vers le but ignoré.
Courbé sous le fardeau des labeurs ou des peines,
Il n'a pour compagnons que les oiseaux des plaines.
Il les voit, le Désir nocturne étant sur eux,
Entrer d'un vol puissant dans les bois ténébreux ;
Il les suit de ses yeux fermés, comme en un songe.
La campagne est déserte et la route s'allonge,
Grise dans la lueur du soir agonisant.
Et l'homme, seul, s'en va, s'en va, d'un pas pesant
Et l'horizon douteux met à chaque enjambée
Toujours un peu plus d'ombre en sa tête absorbée.

Passant de mon pays, je ne te connais pas,
J'ignore où va ton cœur, j'ignore où vont tes pas,
Je ne sais rien du mal qui courbe vers la terre
Le corps exténué du marcheur solitaire.
O toi, dont les pieds las traînent sur les guérets,
Es-tu l'homme des champs ou celui des forêts?
Dans la vallée immense et qui semble endormie,
Rejoins-tu quelque enfant? Aurais-tu quelque amie
Dont le falot tremblant, élevé sur le seuil,
Te promette de loin les douceurs de l'accueil?
Pour toi, tout près de l'âtre, a-t-on dressé la table?
Regagnes-tu la ferme ou cherches-tu l'étable?
N'es-tu que la Misère au fond du ciel lointain?
Vieux fantôme du soir, verras-tu le matin?
Des pas que tu dois faire encor Dieu sait le nombre.
Déjà ta forme lutte et s'abîme avec l'ombre :
Pour la perdre à jamais, que faut-il? Un moment.
Tout s'efface.

Oh! que l'homme a passé tristement...

AUTREFOIS

Autrefois le village abritait sous l'église
Le cercle affectueux de ses toits inégaux.
Plus loin, le chaume d'or avec l'ardoise grise
Jouait dans la lumière aux faites des hameaux.

Quand les cloches sonnaient la messe des dimanches,
Les fidèles, par les sentiers, par les chemins,
Débouchaient aux clartés vives des routes blanches.
Il s'élevait un bruit joyeux de pas humains.

O temple saint, les pas sur tes dalles de pierre
Résonnaient; puis enfin, groupés et recueillis,
Les paysans faisaient monter dans la prière
Et dans le vieux *Credo* l'âme du vieux pays.

Ils appelaient le sacrifice et le miracle
Dont la vertu descend des Cieux illuminés.
Alors tous aux divins rayons du tabernacle
Offraient des cœurs soumis et des fronts inclinés.

Mon Jésus, les splendeurs de votre Eucharistie
Disaient aux pauvres gens les gloires du saint lieu,
Et beaucoup s'en allaient chercher l'ardente hostie
Dans l'amour et la foi qui suffisent à Dieu.

Pour l'amour et la foi le Christ est là, sans voiles.
Il apparaît aux bords des calices vermeils,
Celui dont la puissance enfanta les étoiles,
Celui dont le *Fiat* a créé les soleils.

Les pauvres gens disaient : Vous êtes l'espérance ;
Vous êtes le pardon, l'amour et la clarté,
Seigneur, et vous montrez à l'humaine ignorance
Les lumineux chemins de votre Éternité.

Et le Christ avec eux retournait au village.
Et le Christ avec eux regagnait les hameaux.

Et quelque chose en eux souriait au passage
A tous les yeux, à tous les cœurs, à tous les maux.

Mais si la charité parlait sous leur écorce,
Ils voyaient tous les maux et les leurs, sans faiblir.
Souriant dans la grâce et marchant dans la force,
Ils allaient aux devoirs qu'il convient d'accomplir.

A travers champs, sur les coteaux, par les ravines,
Les durs et longs travaux des jours les harassaient.
Mais dans l'air imprégné de tes sueurs divines,
O Christ, de grands espoirs soudain les redressaient.

Sur le Ciel qui couvrait l'immensité des plaines
Ils savaient que toujours un Dieu reste penché,
Et qu'il veut, pour bénir les semences humaines,
La terre sans blasphème et le lit sans péché.

Alors les travailleurs songeaient à leurs compagnes,
Aux enfants soulevés par des bras vigoureux.
Puis, quand les Anges informaient les campagnes,
Ils revenaient le soir, beaux, puissants et nombreux.

Des foyers, çà et là, ils cherchaient la lumière,
Ou bien quelques reflets de lune au haut des toits.
Dans l'ombre s'ils hélaient la ferme ou la chaumière,
Du seuil lointain des voix répondaient à leurs voix.

Autour d'eux, devant eux, les hameaux, le village,
La demeure isolée où le sentier conduit,
Tout vivait, tout brillait, tout disait au passage
Que la vie et l'amour palpitaient dans la nuit.

Plus tard, ils sommeillaient et dans l'ombre insondable
Si l'ennemi rampait avec de noirs desseins,
Des souffles annonçaient qu'un peuple formidable
Soudain, pouvait bondir aux appels des tocsins.

Oui, l'on sentait partout les maisons défendues
Et la terre peuplée et les Cieux obéis.
Et quand le jour naissant devait les étendues
La gloire du soleil frappait un grand pays.

CONVERSATION AVEC UN PETIT CURÉ

Curé, dont la main s'ouvre et dont le front se penche,
Humble quêteur, voici pour ton église blanche,
Pour le temple futur, l'obole du chrétien.
Mon rêve le plus doux est le frère du tien,
Petit curé, qui veux, au creux de la ravine,
Offrir à ton village une église divine.
Le zèle, la douceur, la charité, la foi,
Cette fleur d'espérance épanouie en toi,
Ton âme d'architecte et tes bras de manœuvre,
Tout cela me fait croire, ô Prêtre, à ton chef-d'œuvre.
Les murs mystiques peu à peu s'élèveront,
Beaux comme les désirs que tu portes au front.
Tu mettras dans la voûte, unie et surbaissée,
La courbe au vol fermé que suivit ta pensée.

Les piliers soutiendront, en montant vers les cieux,
O cher petit curé, ton rêve audacieux,
Et vers cet Infini que ta parole prêche
Ton clocher portera sa gracieuse flèche.

Prêtre, chez le Seigneur fais régner la beauté.
Choisis l'autel, où Dieu dans son immensité
Repose et sur tes mains, qui touchent le miracle,
Vient par la porte d'or de l'étroit tabernacle ;
Sculpteur, mets le caprice et les jeux singuliers
Du trèfle et de l'acanthé au sommet des piliers.
En leur éclat nouveau que tes jeunes statues
Soient d'une ombre discrète à demi revêtues.
Peintre, dans l'épaisseur des murs silencieux
Que la verrière parle et déploie à nos yeux
La beauté, la splendeur, les gestes, les symboles
Du Dieu qui proposa les grandes paraboles.
Mon frère, sois hardi.

Mais sois ingénieux !

Pour que l'église forme un tout harmonieux
Il faut que le petit curé, dont la main tremble,

Par de fâcheux détails ne gâte pas l'ensemble.
Tâche donc, pèlerin, quand nous irons chez toi,
Que ton goût nous ravisse à l'égal de ta foi.
Épargne à nos regards les laideurs ennemies
Des ors crus, des ciels bleus et des polychromies,
Et nous dirons : « Voici l'admirable ouvrier !
Son œuvre est belle et pure et nous porte à prier.
Il a, dans le secret des saintes entreprises,
A nos yeux attendris ménagé des surprises. »
Et nous serons heureux de plier les genoux
Dans la beauté divine éparse autour de nous.

VILLE ÉPISCOPALE

Entre la lande abrupte et la haute forêt,
Au milieu d'une plaine immense, elle apparaît,
Montrant, dans les clartés dont l'aurore l'inonde,
Ses clochers ajourés, sa cathédrale blonde
Et les toits inégaux de toutes ses maisons.
Vieille, comme inclinée au poids des oraisons,
Elle a des Vierges d'or, des figures mystiques,
Des pontifes de marbre aux lourdes dalmatiques ;
Des Élus qui, groupés, chantent tous à la fois
L'éternel hosannah de leurs bouches sans voix.
Depuis les temps divins en ces murs le Christ règne.
La ville a recueilli sa parole et l'enseigne.
Quelquefois, sous des vols d'oiseaux, sous des clameurs,
Vers les plaines, on voit partir de beaux semeurs.

Aux ronces des chemins, dans le sable et l'argile,
Leur geste envoie au loin le grain de l'Évangile
Et chacun de leurs pas fait naître une clarté.
D'autres pieusement rentrent dans la cité.
Et ceux-là, chargés d'ans, de prières, d'études,
Pour des âmes d'enfants quittent les solitudes.
Ils sont grands. Chacun d'eux porte une flamme au front.
Heureux les yeux naïfs et purs qui les verront.
Ils sont l'intelligence et l'amour, mais personne
Dans la rue aux portails fermés ne les soupçonne.

Derrière leurs portails les bourgeois sont chez eux.
Ce sont de fiers béats et d'exquis paresseux.
Point méchants, très épris des choses cléricales,
Ils cultivent en eux des mollesses locales.
Dehors on aperçoit, cherchant le Paradis,
De pauvres petits vieux chanoines engourdis
Qui marchent à pas lents et font trembler les cornes
De leurs sombres chapeaux le long des places morues,
Où plus d'un boutiquier, près du seuil décevant,
Attend la clientèle et bâille sous l'auvent.
Le ciel gronde, mais les couvents, les séminaires

Et l'Évêché paisible ont des paratonnerres,
Et nos gens craignent bien l'orage, en vérité!
Ils ont le sentiment de leur sécurité.
Ils se croisent les bras. Comment les autres villes
Peuvent-elles suffire à tant d'œuvres serviles!
Certes, de loin en loin, avec le cours des ans,
Ici, prêtres, soldats, bourgeois et paysans,
Mêlant leurs flots confus, inondent les portiques ;
La grande cathédrale est pleine de cantiques
Et les processions, qui sortent par moments
Tout autour de la ville, ont de tels déploiements
Que des langues de feu traversent l'atmosphère.
Pourtant, à ces jours-là, le citadin préfère
Les soirs sereins, qui font, entre les murs épais,
Descendre le repos, le silence et la paix.

Ici les habitants goûtent les heures calmes ;
Ils aiment que les beaux martyrs tiennent leurs palmes
Droites, dans les rayons du soir tranquille et doux.
La moitié de la ville alors est à genoux.
Elle invoque les saints, la Vierge, les apôtres.
C'est un bourdonnement rythmé de patenôtres

Chez les nonnes. Plus loin les prêtres ont des chants
Qui, passant les vitraux, vibrent jusques aux champs
Et l'amour des autels qu'ornèrent les fleuristes
S'épanouit au cœur des grands séminaristes.

L'évêque studieux, dans le vieil Évêché
Sur quelque livre saint avec amour penché,
Après avoir ouï la cloche qui l'appelle,
Suivi de sa maison descend vers la chapelle.
Jeune, sur les degrés de pierre du palais,
Il s'attarde un moment dans les roses reflets
Du couchant, qui s'obstine au coin de quelque vitre.
Souriant, familier, doux, sans crosse ni mitre,
Le prélat fait un geste, écarte son manteau
Et laisse voir le doigt où resplendit l'anneau ;
Puis, trouvant à ses pieds d'humbles religieuses,
Il offre l'améthyste à leurs lèvres pieuses.
Il passe, la chapelle, ouverte devant lui,
N'a plus que le rayon d'une lampe qui luit ;
Une invisible main pousse la porte sombre
Et l'oratoire élève un murmure dans l'ombre.

C'est la nuit. Ça et là, quelques louches lampions.
Les curés, les bedeaux, les professeurs, les pions,
Sacristains et portiers, gendarmes et chanoines,
Tout est rentré. Le cloître où vécut des moines
Ouvre sur l'ombre hostile un porche menaçant ;
Là, si quelque passant croise un autre passant,
Au lieu de s'arrêter pour un petit colloque,
Ils se font tous les deux une peur réciproque
Et s'enfuient. La cité somnole avec amour :
C'est le repos du soir après celui du jour.
Les foyers vont s'éteindre et l'oreille s'étonne
De ne pas percevoir, tardif et monotone
Et tombant d'une tour, le son du couvre-feu.
On s'endort dans la ville à la grâce de Dieu.
Seuls Messieurs du Chapitre, en qui l'Esprit Saint veille,
Prolongent un débat, s'excitent, font merveille :
Ils ont, pendant une heure au moins, tué l'ennui.
Mais le doyen se lève. Il bâille. C'est la nuit.
La douce et bonne nuit qui fera taire encore
Les chanoines malicieux jusqu'à l'aurore.

LA BONNE AUBERGE

Pour tous les porteurs faméliques
De besaces ou de reliques,
Moi, je voudrais que nos maisons
Fussent, dans toutes les saisons,
Des auberges évangéliques.

Je voudrais que les pèlerins
Qui vont, qui fuient sous les chagrins
Dans l'espoir des miséricordes,
Chez moi dénouassent les cordes
Qui ceignent leurs flancs et leurs reins.

Je voudrais dire à tous les rustres,
Aux inconnus comme aux illustres,
Aux honnêtes gens, aux coquins,

Aux Jongleurs, Gilles et Pasquins :

« Veuillez vous asseoir sous mes lustres. »

Silencieux, les Pénitents

Pénètrent chez moi. Mais j'entends

Retentir des cris dans l'espace :

« Voici la misère qui passe,

Ouvrez la porte à deux battants ! »

Mon auberge a d'immenses salles,

Elle a des cryptes colossales

Où les gueux descendent au pas.

Mes serviteurs ne savent pas

Si nos clients ont les mains sales.

Je loue à des particuliers,

A des moines fort réguliers

Des lits, des chambres et des caves.

J'aime à voir luire les yeux caves

Aux portes d'ombre des celliers.

Quelquefois au fond d'une étable,

Je surprends l'être épouvantable
Qu'achèvent le froid et la faim.
— Ami, c'en est trop, à la fin !
Viens, nous allons nous mettre à table.

Regardez-le, ce gueux tremblant :
Il tend son hanap au vin blanc,
Au sauterne d'or qu'on lui verse.
Quel arrosage et quelle averse !
Il boit tout, car je fais semblant.

Sa grande bouche s'écarquille.
Je lui passe un tronçon d'anguille,
Je lui débouche du barsac,
Pendant qu'au trou de son bissac
Ma femme fait courir l'aiguille.

Il nous quitte, très décidé,
Content, nourri, raccommodé.
En parlant de ma femme il pleure.
Il songe : Elle avait tout à l'heure
Au bout du doigt un joli dé !

Il bat, au haut des routes blanches,
Le rappel. Fêtes et dimanches
Tombent sur nous des vagabonds.
Ils tombent par tas et par bonds,
Par blocs, comme des avalanches.

Ils sentaient les tripes de loin,
Ils les humaient ! — Ils ont eu soin,
Presque tous, de jeûner la veille.
Nous nous entendons à merveille
Et chacun ronge dans son coin.

Qui dira les franches lippées,
L'ardeur de ces dents occupées
A broyer, à s'entre-choquer
Et le grand plaisir de trinquer.
Pour mieux boire à larges lampées ?

S'en pousser vraiment jusqu'au col,
Pouvoir, sans un sol, en un bol
Boire à pause déboutonnée
Et cela toute la journée,

Sans commettre l'ombre d'un vol !

Morbleu, par le Christ et la Vierge,
Si quelque voleur, bonne auberge,
Forçait ta porte sous l'auvent,
Tu nous verrais tous mettre au vent
Et la rapière et la flamberge !

Tu nous as réchauffés, nourris
Pendant le jour. Tu nous as pris
Dans le soir sombre, quand les portes
Se fermaient devant nos cohortes
Et se taisaient devant nos cris.

En des régalades suprêmes
Nous avons, jongleurs et bohêmes,
Vaincu parfois tes grandgousiers,
Et les lueurs de tes brasiers
Ont empourpré nos faces blêmes.

Comme emportés dans l'irréel,
Après un adieu solennel

Au feu qui réchauffait nos membres,
Nous avons, là-haut dans tes chambres,
Trouvé l'égalité du Ciel.

Étendus en de larges couches,
Nous avons, de toutes nos bouches,
Vanté l'auberge et prié Dieu.
Et depuis lors l'hymne en tout lieu
Fleurit sur nos lèvres farouches.

LA CHAUMIÈRE

La chaumière isolée, étroite, toute nue
Et qui cache au vallon son toit bas sous la nue ;
Celle où mes yeux naïfs ont pu voir des parents
Très vieux, spirituels, aimables, ignorants ;
La petite maison dont le seuil sans défense
Avait l'air de sourire aux jeux de mon enfance,
Depuis longtemps n'a plus personne. Elle est sans voix.
Triste, j'y reviens seul et, morne, je revois
De mes parents défunts les vieilles allégresses.
Devant l'âtre, mon oncle étalait des paresse
Charmantes, cependant qu'avec de bien beaux sons
Ma tante lui chantait de superbes chansons.
J'écoutais en rêvant ces nobles mélodies.
Parfois des chants de guerre où brillaient des épées
Mêlaient mon âme ardente aux fureurs des assauts

Et mon oncle lui-même ébauchait des sursauts.
Lorsque nous étions las des airs patriotiques,
Simplement, tous les trois, nous chantions des cantiques,
Un surtout, très naïf, pastoral, pas très long,
Que pour le catéchisme écrivit Fénelon.
On y dit aux ruisseaux qui « sont dans les prairies »
De chanter le bon Dieu « sur leurs rives fleuries » ;
Puis on mêle aux concerts de ces petits ruisseaux
Et les petits moutons et les petits oiseaux.

Le catéchisme ouvert vibrait comme une lyre,
Et mon oncle était fier que ma tante sût lire.
Quand les derniers tisons s'éteignaient devant nous,
La prière du soir nous mettait à genoux :
Ma grand'tante lisait dans son livre à voix haute ;
Mon grand-oncle, par cœur, lentement et sans faute,
Répondait fortement et vers les Cieux ravis
Sa voix montait, montait, jusqu'aux sacrés parvis.
Dans mon coin je n'avais plus du tout peur du Diable,
Tant cette voix était pieuse et formidable.
On priait pour les morts et pour tous les vivants,
Pour les marins battus par les flots et les vents,

Pour les petits soldats de notre INFANTERIE,
Mais surtout, oh ! surtout pour la CAVALERIE,
Car les bons vieux avaient, du côté de Vouziers,
Leur fils, chef d'escadrons au premier cuirassiers.
Ils célébraient tous deux sa gloire et son génie,
A voix basse, quand la prière était finie.
Ils se déshabillaient en causant ; puis, couchés,
Ils prenaient des papiers en un tiroir cachés
Et ma tante lisait encore quelque chose.
Du brave commandant ils savouraient la prose :
« Morbleu, mes chers parents, si je m'offre un congé,
Je veux l'unique chambre où j'ai toujours logé.
Surtout, pas d'édredon ! Et si je prends la plume
C'est pour qu'on jette dans la cour ce lit de plume
Que ma mère a voulu l'autre soir m'imposer !
Là-dessus je vous donne à chacun un baiser. »
Les vieux sur l'oreiller croyaient sentir sa bouche.
Le même doux espoir les berçait dans leur couche.
Ils restaient souffle à souffle et la main dans la main,
En murmurant : le fils arrivera demain...

Il arrivait ! Son verbe emplissait la chaumière.

Il demandait des œufs, du vin, de la lumière ;
Il voulait du mouton, du veau, du lard, du bœuf.
A son père il offrait un habit flambant neuf,
A sa mère des bas et des boucles d'oreilles.
Puis il entrait en des colères sans pareilles,
Pour rien. Il défendait qu'on le remerciât.
Il voulait que l'étain des fourchettes brillât.
Après avoir sifflé des airs d'opéra-bouffe,
Il s'écriait : « Ouvrez la fenêtre, j'étouffe ! »
Vraiment c'était à qui se précipiterait.
Nous nous mettions à table et chacun dévorait ;
Soit qu'il remplit son verre ou revint à la sauce,
Toujours le commandant chantait d'une voix fausse.
Il fredonnait le « Loup-Cervier », la « Saint-Hubert »,
A moins qu'il ne citât le général Ambert,
Dont l'œuvre militaire émergeait de ses poches.
Il faisait au gouvernement quelques reproches.
Il criait à son père à la fin du repas :
« L'Empereur n'arme pas ! l'Empereur n'arme pas ! »

Et ma tante, à travers ses lunettes chagrines,
Apercevait la guerre au faite des collines.

Tous ceux que j'ai connus dans cette humble maison.
Dans le petit enclos, dans l'étroit horizon
Si bien fait pour la vie obscure et pour le rêve,
Sont morts. Et j'ai trouvé leur existence brève,
Quoique plusieurs aient dit, en regardant mes yeux :
« Enfant, ne pleure pas, songe qu'ils étaient vieux. »
J'ai poursuivi les morts de mes sombres tendresses ;
Mais le monde oublieux, subtil et plein d'adresses,
Dans la gaité des jours disperse tous les deuils.

Des villages détruits je revois les vieux seuils,
Les âtres anciens, les lointaines chaumières.
Celle de mes parents avait plus de lumières,
Plus de murmures saints et plus de cris joyeux ;
Partant, plus de bonheur qu'aucune sous les cieux.
J'y retrouve des cœurs aimants, de bons visages,
Des êtres généreux, faisant comme les sages
L'aumône sans compter, tout en vivant de peu.
Je les revois causant, le soir au coin du feu,
Ou mêlant les éclats de leurs gaités si franches
Au rire clair et chaud du soleil dans les branches.
En hiver l'almanach leur disait le tourment

Et la couleur du ciel dans le département.
Ma grand'tante en lisait des pages tout entières.
Alors elle épuisait deux ou trois tabatières
Et ses doigts répandaient la poudre de tabac
Sur la prose et les vers du petit almanach.
J'entends encor la voix de cette vieille femme ;
Le beau rythme enchantait mon oreille et mon âme
Quorsqu'elle interprétait avec force et douceur
Les poèmes divins du grand Le Vavasseur.
Jusqu'au dernier hiver la voix de ma grand'tante
Se fit entendre ainsi, berceuse et chevrotante.

Mon grand-oncle, en été, par un soleil ardent,
S'en allait au « relais » chercher le commandant,
Son fis, un gâs superbe et le seul de sa race
Qui vécût dans les camps et portât la cuirasse.
Le bonhomme voyait au loin les épis blonds
Qui remuaient sur les coteaux, dans les vallons.
Alors il eût voulu, dédaignant la voiture,
Que son fils à cheval surgit dans la nature.
Il faisait de son rêve une réalité,
Car, tout seul au milieu de la plaine arrêté,

Il voyait le soldat galopant dans la gloire
Avec son casque d'or et sa crinière noire.
En revenant le soir il s'étonnait vraiment
Que son fils dans la cour entrât si simplement ;
Que celui dont le verbe eût effrayé les foules
Ne troublât ni l'ânon, ni le veau, ni les poules.
Aussi lorsque, dressé comme un épouvantail,
L'horrible commandant, froissé par un détail,
Tout à coup tempêtait au fond de la demeure,
Le vieux père ravi faisait : « A la bonne heure ! »

Voix du rire ou de la colère, où sont les voix ?
Où sont les gens, où sont les choses d'autrefois ?
Pourquoi les blancs poiriers qui fleurissaient les portes
Laissent-ils vers les seuils pendre leurs branches mortes ?
La chaumière au printemps n'a plus de joyeux bruits ;
Les arbres en été n'auront plus ces beaux fruits,
Rouges comme du sang ou dorés comme l'huile,
Que le soleil gonflait sous l'ardoise ou la tuile ;
A l'automne prochain, dans le calme du soir,
L'aïeul sur le vieux banc ne viendra plus s'asseoir.
L'âtre vide a perdu sa flamme accoutumée

Et le toit son léger panache de fumée,
Le vent d'hiver qui court autour des horizons
Reviendra gémir seul aux fentes des cloisons.
Le froid, l'ombre et l'oubli règnent dans la chaumière.
Ceux qui, les bras ouverts, les yeux pleins de lumière,
Debout et souriants, nous firent tant d'accueils,
Sont maintenant là-bas couchés dans les cercueils;
Leurs bras se sont roidis dans les tombes obscures,
Et voici que le temps efface leurs figures...

AUX CHAMPS

1886

DÉCEMBRE

Décembre, janvier, février
— Mois où, prenant pour oreiller
Les froides langueurs d'un long somme,
La Vie elle-même s'endort ;
Où l'amour partout semble mort,
Excepté dans le cœur de l'homme.

Le ciel est pâle et nébuleux ;
Autour de l'âtre, les frileux
Trouvent les places exigües
Et la bise, dans les maisons,
Pincée aux fentes des cloisons,
Se lamente en plaintes aiguës.

La neige pèse sur les toits,
Couvre les champs, charge les bois ;
Bêtes et gens sous leur suaire
Se résignent, ensevelis
Et comme perdus dans les plis
D'un immense drap mortuaire.

Les bourgeois, ronds comme des chats,
Sortent fourrés du haut en bas ;
Les paysans portent des mouffles.
Au bout du nez piquant son fard,
Décembre frise le brouillard
Et change en panaches les souffles.

Blottis au cœur des pommiers creux,
Les pics-verts s'épluchent entre eux,
Font les yeux mourants et clignent ;
Les corbeaux jeûnent ; tout songeurs,
Sous terres les mulots rongeurs
Grignotent, grignotent, grignotent.

La faim prend le héron transi.

Sur les bords de l'étang durci,
Rien, plus rien, la chasse est fermée.
Tout le long des petits ruisseaux
Rien, ni mouches, ni vermisseaux
Pour la bécassine affamée.

Le rat trotte entre les joncs ;
Dans la brume un vol de pigeons
Tourbillonne et cherche sa voie
Et, tamisé par le brouillard,
Du canard l'appel nasillard
Provoque la plainte de l'oie.

Dans le plus profond du hallier
Le bouquin semble sommeiller,
Sans s'inquiéter de sa hase ;
L'aboi lointain d'un chien captif
Parfois met un éclair furtif
En ses yeux, couleur de topaze.

Les lapins, obscurs ouvriers,
Réfléchissent dans leurs terriers ;

Ils confinent aux latitudes
Où, dans des poses de mammouths,
Les blaireaux pattus, gras et mous
Goûtent leurs longues quiétudes.

L'hiver est élément aux blaireaux ;
Mais il fait mugir les taureaux
Et meugler les vaches taries ;
Les juments au poil hérissé,
En sentant leur cuir traversé,
Révent de chaudes écuries.

Décembre, janvier, février,
Sont rudes aux gens sans foyer ;
Voici les neiges qui s'amassent
Au souffle glacé des autans.
Ouvrez la porte à deux battants ;
Ouvrez, j'entends des gueux qui passent.

Le vieux pauvre, ami du soleil,
Trouve que, par un temps pareil,
Le métier manque un peu de charmes ;

Ses yeux éteints pleurent de froid
Et le long de sa barbe on voit
En glaçons ruisseler ses larmes.

Sa blouse sale est en lambeaux ;
Dans les fentes de ses sabots
Se hérissent des brins de paille.
Par tous les trous de son chapeau
La bise entre et pique sa peau.
Il trépigne, tremble, tressaille.

Il s'arrête après chaque pas.
Son chien fidèle, qui n'est pas
De ceux qu'en hiver on habille,
Tâte le givre à pas prudents
Et, tout près de claquer des dents,
Il geint, le nez dans sa sébille.

Voici l'auberge : entre chez nous,
Bonhomme, écarte les genoux,
A ton compagnon fais sa place.
Vous êtes parmi des chrétiens,

L'hôte, pitoyable aux bons chiens,
De chez lui défend qu'on les chasse.

Si, de décembre à février,
A l'auberge vient s'égayer
Quelque voyageur rouge ou blême,
Est-il riche et gourmand? Tant mieux,
Il nous paiera bien; s'il est gueux,
Nous le servirons tout de même!

JANVIER

L'AUBERGE DU HOUX

Aux petits oiseaux du bon Dieu
Les halliers servent de patrie ;
Fougère, viole défleurie,
Ronce fauve et houx au milieu.
Le vieux houx est l'hôtellerie
Des petits oiseaux du bon Dieu.

A leur vieille auberge du Houx
Ils ont le couvert et le vivre ;
Sous la neige et parmi le givre,
On y donne des rendez-vous.
Plus d'un habitué s'enivre
A la vieille auberge du Houx.

A la vieille auberge du Houx
Les moineaux sont sur le qui-vive,
Quand la saison d'hiver arrive,
Et les roitelets sont jaloux
En entendant voler la grive
Vers la vieille auberge du Houx.

A la vieille auberge du Houx
Les provisions ménagées
Par la grive sont ravagées ;
Elle les pique à petits coups
Et les croque comme dragées
A la vieille auberge du Houx.

A la vieille auberge du Houx
On n'a pas l'ivresse méchante ;
L'amoureux, de façon touchante,
Y siffle de petits airs doux.
Quand la faim se tait, le cœur chante
A la vieille auberge du Houx.

A la vieille auberge du Houx,

Au crépuscule et dans la brume,
Jamais chandelle ne s'allume.
On s'y couche au lever des loups.
Tout le monde dort sous la plume
A la vieille auberge du Houx.

A la vieille auberge du Houx
Les lits sont faits par la nature ;
Chacun se perche à l'aventure
Et si les vents sont en courroux,
On est bercé dans la toiture
De la vieille auberge du Houx.

Pour cave l'auberge du Houx
A le frais trésor d'une source ;
Le merle y fait halte en sa course.
La carte est la même pour tous :
Nul n'a jamais vidé sa bourse
A la vieille auberge du Houx.

A la vieille auberge du Houx,
L'or ne fleurit point sous la haie

Et c'est en chansons que l'on paie.
Les oiseaux sages et les fous
Ne donnent pas d'autre monnaie
A la vieille auberge du Houx.

Hôtel des oiseaux du bon Dieu,
Qui dans le fond de tes chambrettes,
A travers les ombres discrètes,
Introduis le firmament bleu,
Ah! fais donc chanter les poètes
Comme les oiseaux du bon Dieu.

FÉVRIER

DEVANT L'AUTRE AUBERGE

Sur la place du bourg le chanteur s'égosille.
Il pleut, il vente, il neige... à cette heure il grésille ;
Mais l'homme se complait aux refrains les plus longs
Et chevrote en narguant le bruit sec des grêlons.

Quand cet estropié lève son bras, — l'unique,
On voit sous son aisselle un grand trou ; sa tunique
Bâille, grandeur déchue où l'on peut voir encor
Le long des parements courir quelques fils d'or.
C'est un cadeau.

Pour mieux l'ajuster à sa taille
Le manchot dans le flanc a dû faire une entaille ;
Puis il a froidement cousu tout au milieu

Une pièce écarlate à travers l'habit bleu.
Celui-ci, consterné de cette extravagance,
Grimace au souvenir de sa vieille élégance.

Le vent hurle, le gueux hurle plus haut, sa voix
Est tantôt à la cave et tantôt sur les toits ;
Elle s'envole et va décrocher dans la nue
Au-delà de l'ut dièze une note inconnue.
La grêle couvre l'homme, inonde son chapeau,
Larde sa barbe rousse et lui pique la peau ;
Sa main tremble, son nez bleuit, sa lèvre saigne,
Mais il reste debout et tourné vers l'enseigne
De l'auberge où, surpris de l'aubade en plein vent,
Des attablés rougeauds, que n'émeut pas souvent
La musique des gueux, viennent tous à la ronde
Appliquer aux carreaux leur trogne rubiconde.

MARS

Des almanachs hésitants
Mars a mis dans tous les temps
Les pronostics en querelle ;
Son caprice est sans pareil :
Pluie ou vent, brouillard, soleil,
Neige ou grêle.

C'est un mois extravagant ;
Aujourd'hui, c'est l'ouragan
Qui hurle dans ses trompettes,
Quelques précoces chaleurs
Demain sécheront les pleurs
Des tempêtes ;

Puis, pendant que le jour croit,
Tout à coup revient le froid,
Puis encore la bourrasque.
Arlequin quotidien,
Mars est un comédien
 Bien fantasque,

Qui, dès le premier tableau,
Se montre et joue avec l'eau,
Qu'il déverse en cataracte ;
Un drame torrentiel
Avec un bout d'arc-en-ciel
 Dans l'entr'acte.

Colombine n'est pas là ;
Bientôt, en gai falbala,
Du ciel elle va descendre ;
En attendant, Arlequin
Taquine ce vieux coquin
 De Cassandre.

Au premier plan du décor

L'ajonc montre ses fleurs d'or ;
Les coudriers dans les haies
Balancent leurs chatons neufs
Sur la tête des houx, veufs
De leurs baies.

Sur le talus des fossés
D'autres fleurs, bouquets tassés,
Ouvrent leurs petits calices
Et dans les bas-fonds des prés
Brillent les pompons dorés
Des narcisses.

Aux murs servant de portants,
On peut voir de temps en temps
Des touffes blanches écloses
Aux abricotiers hardis. —
Et les pêcheurs étourdis
Sont tout roses.

Pas de musique d'abord ;
L'hiver a frappé de mort

Les gosiers de la nature,
Le coq chante le premier ;
Il sonne sur son fumier
L'ouverture.

Le merle siffle un solo ;
Miaulant en trémolo,
Le chat, qu'en vain l'on séquestre,
Se lamente nuit et jour,
En attendant le retour
De l'orchestre.

Fins gymnastes, les pigeons
Font culbutes et plongeons
Dans la brume des aurores,
Où défilent les vanneaux,
Pareils à des dominos
Bicolores.

Courant du gîte au fourré,
Le lièvre passe, effaré ;
C'est le Pierrot de la farce.

Pressant leur vol alanguï,
Les grives s'en vont au gui,
Bande éparsé.

Déjà le bouvreuil goulu
Becquète un bourgeon velu,
Le jette à terre et décampe,
Tandis que, danseur falot,
L'écureuil passe au galop
Sur la rampe.

La scène change à la fin ;
Colombine en séraphin
Fendant la voûte azurée,
Vient descendre au dénouement. —
Le printemps fait brusquement
Son entrée.

Arlequin lui saute au cou,
Puis il jette dans un trou
Cassandre ébloui qu'il brave
Et le vieil hiver sournois

Est verrouillé pour neuf mois
Dans sa cave.

Devant le trou du souffleur,
L'œil en feu, la joue en fleur,
Colombine au bon parterre
Chante le couplet final
Du mélodrame hivernal
Qu'on enterre.

C'est un gai *De Profundis*.
Les violons dégourdis
Sonnent de façon discrète :
Le bonhomme est trépassé,
Requiescat in pace.
Turlurette !

Le poète émerveillé
Et juste à point réveillé,
Accomplit, tout en liesse,
Son devoir de spectateur
En applaudissant l'auteur
De la pièce.

Dans le décor du printemps
Il salue en même temps
Le Créateur et l'Aurore ;
Dans les splendeurs du ciel bleu
Il entrevoit le bon Dieu
Et l'adore.

AVRIL.

Lorsque Avril est de retour,
Les oiseaux lui font la cour
Dès le petit point du jour ;
 La lumière
Et les gosiers éclatants
Au Créateur du Printemps
Semblent faire, en même temps,
 Leur prière.

Avant de prendre son vol,
Le rebec, le rossignol,
La fauvette au doux bémol
 Et le merle,

Chaque oiseau pieusement
Lance vers le firmament
Son grelot, son diamant
Ou sa perle.

Les oiseaux sont ignorants
Et naïfs, mais dans leurs rangs
Il n'est point d'indifférents
Ni d'impies,
Et le Dieu de l'univers
Se complait aux chants divers
Des paons, des geais, des pics-verts
Et des pies.

De la corneille au pinson,
Chacun chantant sa chanson,
Les oiseaux à l'unisson
S'émerveillent
En Avril, ce joli mois,
Aux champs, aux prés, dans les bois,
Les cœurs font comme les voix :
Ils s'éveillent !

O les gentils amoureux !
Le Printemps, exprès pour eux,
Sème au pied des arbres creux
 L'herbe douce,
Et dans l'ombre du chemin,
Complice de leur hymen,
Leur fait un lit de gramen
 Et de mousse.

La poule d'eau sur l'étang
Glisse et glousse en coquetant,
Disparaît à chaque instant,
 Plonge, fouille
Et reparait tout à coup,
Montrant le bec, puis le cou ;
Cela divertit beaucoup
 La grenouille.

La grenouille lentement
Nage et risque par moment
Un petit coassement
 Rare et rauque ;

Bouche bée, œil grand ouvert,
Immobile, à découvert,
Elle tache d'un point vert
L'étang glauque.

En contournant un ilot,
Le ruisselet au galop
Dans l'étang jette son flot
Qui scintille.
Sous les feuilles des cressons,
Un banc de petits poissons
Donne à l'herbe des frissons
Et frétille.

MAI

LES ROGATIONS

Le long des seigles, verte houle,
Miroir de l'astre irradiant,
La procession se déroule,
Se déroule en psalmodiant.

La bannière de la paroisse,
Glands et panache, va devant
Et dans la brise qui la froisse
Clapote au vent, clapote au vent.

Le cortège a deux longues chaînes,
Le prêtre s'avance au milieu,
Chantant : les récoltes prochaines
Sont en vos mains, ô Seigneur Dieu !

Sous l'air chaud du ciel qui s'embrase,
A l'aspect des seigles flottants,
Le bedeau, qui tombe en extase,
Ouvre la bouche à deux battants.

Le gazouillis des demoiselles
Répond au chant du sacristain
Et les surplis battent des ailes
Au souffle embaumé du matin.

Les pèlerins montent la côte,
Où flottent les splendeurs de Mai ;
Le saint, qu'on invoque à voix haute,
Sourit sous son nimbe enflammé.

La procession marche, marche
Et l'écho répète en latin
Le nom de quelque patriarche...
Puis, tout se perd dans le lointain.

PAYSAGE

Au haut du peuplier tremblant,
Dos métallique, ventre blanc,
La pie apporte au nid et jase ;
Par la chaleur appesantis,
Les grands bœufs rouges aux pâtis
Ont l'air de fakirs en extase.

Au bord du bois le merle noir,
Tout alangui, se laisse choir
Sur un tas d'herbe qui frissonne.
Et, dans les touffes de gazon,
Sous le souffle de la saison
L'insecte s'agite et bourdonne.

La vigne vierge au poil follet
Sur le merisier violet
Resserre le nœud de ses boucles,
Et l'orange au poison fatal,
Sous son chapeau de cardinal,
Fait miroiter ses escarboucles.

Deux amoureux, par le chemin,
S'en vont en se tenant la main.
Le soleil luit sur leur visage ;
L'astre ne rend pas plus heureux
Le gentil couple d'amoureux,
Mais il dore le paysage.

LES BOIS

Les aimez-vous, les bois ombreux
Où s'égarent les amoureux
Le long des sentes parfumées?
Aimez-vous les bois chevelus,
Où l'on trouve des nids velus
Sous la profondeur des ramées?

Les bois où courent les chevreuils,
Où gambadent les écureuils,
Légers, parmi les branches hautes;
Les bois où bondissent les cerfs,
Les bois tout remplis de concerts
Et dont les oiseaux sont les hôtes?

Les aimez-vous, les bois charmants,
Qui retentissent par moments
De mille et mille babillages ?
Avez-vous, lorsque vient l'été,
Sous les grands hêtres écouté
Tous ces hauts refrains des feuillages ?

C'est un concert sauvage et doux ;
Les vieux chênes sont en courroux
Contre les vents qui les tourmentent,
Ils se révoltent ; les ormeaux
Murmurent du bout des rameaux
Et les peupliers se lamentent.

Les sapins semblent se bercer
Au souffle qu'ils sentent passer
Dans leur cime qui se balance ;
Par intervalle, des frissons
Viennent agiter les buissons,
Puis il se fait un grand silence.

NID DE MERLES

Deux merles, que l'amour unit
Et que la confiance égare,
Achèvent de bâtir leur nid
Entre le village et la gare.

Pour s'abriter de l'aquilon
Et se garder de la famine,
Ils ont choisi l'étroit vallon
Qu'un remblai protecteur domine.

Au bas de la rampe, un ruisseau,
Goutte à goutte, roule ses perles,

Mais il suffit d'un filet d'eau
Pour désaltérer tous les merles.

Une lisière de gazon
Leur sert de pelouse et d'herbage,
La route coupe l'horizon
En Y et fait un jambage.

C'est à ce petit carrefour
Que les gens qui sont de frairie
Preignent, à travers Échauffour,
Le chemin de l'hôtellerie.

Site sans charme, étroit motif
Qu'un peintre ne priserait guères,
Traversé d'un courant d'air vif
Où s'engouffrent des bruits vulgaires.

Les négociants tapageurs
Font leur vacarme hebdomadaire,
Et le froufou des voyageurs
Anime le débarcadère.

Le dimanche, au son des tambours,
Parfois la commune est en joie
Et l'on voit passer tous les jours
Des trains, qui font trembler la voie.

Qu'importe ! Les merles jaseurs
Sont aimés dans le voisinage.
Là-bas, l'équipe des poseurs
Prend intérêt à leur ménage.

Et près du passage à niveau
La garde-barrière attendrie
Sent un parfum de renouveau
Qui lui revient de la prairie.

Et puis, les merles sont contents,
Le bruit du monde les enchante ;
Ils se disent, de temps en temps :
« L'Humanité n'est pas méchante.

« A cette heure, l'Humanité,
Qui se gouverne toute seule,

N'a pour loi que la liberté;
Au moins elle n'est pas bégueule!

« Les oiseaux s'aiment hardiment
Et peuvent passer leurs journées
A se becqueter tendrement
Devant des têtes galonnées.

« Et n'est-il pas doux de songer
Qu'en notre ère très pacifique
L'oiseau peut couver sans danger
Près d'un poteau télégraphique?

« Vivent les gosiers éclatants
Dont les sons clairs percent la nue!
Ah! les merles de l'ancien temps
Avaient bien trop de retenue,

« Qui sifflottaient tout doucement,
Comme des linottes craintives
Et s'éparpillaient bêtement
Au souffle des locomotives!

« Vous, moineaux, vous aviez raison,
Qui, devant l'ère où nous sommes,
Édifiez votre maison
Dans la foule et le bruit des hommes ! »

SERVANTE D'AUVERGNE

Depuis que nous avons pris cette jouvencelle,
L'œil ne peut soutenir l'éclat des carafons,
L'araignée en courant déserte les plafonds,
La marmite miroite et la broche étincelle.

Son charabia se mêle au bruit de la vaisselle.
En dépit du patois, elle a des mots profonds.
Sa maîtresse la trouve inhabile aux chiffons.
Une fille après tout n'est pas universelle.

Voilà ce que disait le grand-père autrefois,
Jeanne, et le petit-fils élève encor la voix
Pour te chanter, vieillie au foyer des ancêtres.

Demain tes soixante ans auront sonné chez nous.
Sommes-nous aujourd'hui tes enfants ou tes maîtres?
Et quel nom te donner qui puisse être assez doux?

SOUS LA CÔTE

C'est comme un nid fait dans les herbes.
Du seuil de la vieille maison,
A travers des arbres superbes,
On voit miroiter l'horizon.

Du logis que le chaume couvre
Sous la côte, à l'abri du vent,
Tous les matins la porte s'ouvre
En face du soleil levant.

Les premiers rayons qui paraissent
Disent bonjour à la maison
Et de leurs lèvres d'or caressent
Les marguerites du gazon.

Petit herbage, étroit domaine,
Enclos béni du Dieu vivant,
La créature s'y promène
Sous la côte, à l'abri du vent.

Une source coule et murmure
Près de la haie, à fleur de sol;
Un gros pommier, de sa ramure,
Fait à la source un parasol.

Cherchant sa pâture avant l'aube
Et troublant le petit flot clair,
Un canard y lustre sa robe,
Le ventre à l'eau, le dos à l'air.

L'oiseau du pays perche et couve
A l'aise dans le gros pommier;
Ici l'hirondelle retrouve
Son nid d'antan sous le larmier,

Des moucherons de toute espèce
Et des insectes familiers,

Qui dans l'air chaud et l'herbe épaisse
Viennent s'ébattre par milliers.

Dans le sein de cette chaumière
Et sous ces feuillages épais,
La Vie entre avec la Lumière.
Avec l'Ombre descend la Paix.

O destin que tout bas j'envie !
Doucement, au fond de ce nid,
Reposent, au soir de la vie,
Deux cœurs qu'un tendre amour unit.

L'homme et la femme ont le même âge,
Pas chancelants et blancs cheveux,
Mais ce serait vraiment dommage
Qu'ils ne fussent pas aussi vieux.

Ils portent le poids et le nombre
Des jours passés avec fierté :
Pas un de ces jours n'a mis d'ombre
Au ciel de leur fidélité.

Qu'importe la date lointaine?
Les serments ne vieillissent pas.
Les vieux ont fait leur cinquantaine
Et, fidèles jusqu'au trépas,

Devant les petits de leur race,
En défiant le démenti,
Ont regardé l'autel en face
Comme gens qui n'ont point menti.

Puis, revenus dans leur demeure,
Sous la côte, à l'abri du vent,
Ils attendent la dernière heure
En face du soleil levant.

Et vers la Fortune qui passe
Ils regardent les gens courir
En sachant ce qu'il faut d'espace
Pour aimer, prier et mourir.

VOIX DE LA GLÈBE

1895

CROIX CHAMPÊTRE

A un ami.

Au temps lointain des Confréries,
« Du temps que j'étais écolier »,
Ami, je suis venu prier
Près de l'humble croix où tu pries.

Entre les champs et les prairies,
Dans le mystère du hallier,
Ses deux bras ont l'air de plier
Sous le poids des mousses fleuries.

Mais, droite au-dessus des sillons,
Elle s'habille de rayons
Aussitôt que parait l'aurore.

Et devant le jour finissant,
Mystérieuse, elle offre encore
Sa pierre aux genoux du passant.

LA CHARRUE

En pointant sur le roc, le soc, à la montée,
Se cassa. La charrue, en un brusque détour,
Fut renversée au bout du champ. Depuis ce jour,
Dans un fossé, la roue en l'air, elle est restée.

Le laboureur ingrat ne l'a point emportée.
Pour l'instrument brisé l'homme n'a plus d'amour,
Mais la charrue encore a l'orgueil du labour,
Et les moissons au bruit du vent l'ont exaltée.

La terre se souvient, par les midis brûlants,
Du fer brutal qui fit moutonner à ses flancs
La glèbe lumineuse où germa la semence.

Et la terre, ô charrue, apaisant ton chagrin,
Agite doucement sa crinière de grain
Et murmure ta gloire à la campagne immense.

EN EXPRESS

Le train file. La vitre ouverte au paysage,
Soudain livre à nos yeux, là-bas, sous le ciel clair ;
La colline, un point brun ; la rivière, un éclair ;
Et le clocher perdu qu'on salue au passage.

Tout brille : le clocher, le fleuve, le nuage.
Or, voici qu'à deux pas de la ligne de fer,
Sous un coup de sifflet strident, jeté dans l'air,
Un faucheur redressé nous montre son visage.

La plaine est là, superbe, immense, déroulant
Les grands plis lumineux de son manteau brûlant.
O splendeurs des moissons, lumière, force et joie !

Tout l'orgueil de la glèbe éclate autour de nous,
Dans les coquelicots sanglants, dans les blés roux,
Sur les seigles légers dont la tête flamboie.

LE PRINTEMPS ET LES GUEUX

Ouvriers sans travail, hommes sans feu ni lieu,
Artistes du plein air, chanteurs, traineurs de loques,
Baladins, joueurs d'orgue, aveugles, ventriloques,
Bienheureux fainéants, nos frères devant Dieu ;

Sur vous de chauds rayons descendent du ciel bleu,
Aux ronces des chemins brillent vos pendeloques,
Le babil des oiseaux se mêle à vos colloques,
Les vergers sont en fleurs : couchez-vous au milieu.

Gueux des champs et des bois, gueux des monts et des plaines,
Tendez vos clairs bidons sous nos futailles pleines,
Suppez le poiré blond, lampez le cidre d'or.

Grandgousiers, dont le bec réchaufferait les marbres,
Mêlez-vous aux truands, buvez, trinquez encor,
Grisez-vous ! Le Printemps titube dans les arbres !

PLEBS RUSTICA

L'air ne retentit plus des chansons de la plèbe.
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttèrent,
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.
Où sont les paysans, les vrais, ceux qui chantaient ?

Aux anciens il fallait la plaine et la charrue,
Le grand air dont le souffle ondoie au front des blés ;
Les nouveaux ont quitté le sillon pour la rue,
Et, jeunes, des désirs malsains les ont troublés.

Les pères étaient beaux, tout brunis par le hâle ;
Leurs artères battaient, pleines d'un sang vermeil.
Les fils étiolés ont le visage pâle ;
L'ombre a pris ces enfants, nés pour le grand soleil.

Leurs bras n'étaient pas faits pour les besognes viles
Et le joug paternel pesait à leur fierté.

Les voyez-vous, épars sur le chemin des villes,
Tous ces riches d'espoir qu'attend la pauvreté?

Ils ont fui le village et vidé les chaumières,
Abandonné leur ciel, leurs parents, leurs travaux.
Le siècle devant eux agitant ses lumières,
Quelque rêve imbécile agite leurs cerveaux.

Or, ayant pris l'outil, la machine ou la plume,
Ils font, du travailleur blême aux scribes pâlots,
Des déclassés, en qui la colère s'allume
Quand pour eux le hasard a mal choisi les lots.

Les terres autour d'eux étaient pourtant fertiles,
N'importe ! ils ont cherché l'impossible bonheur,
Dépensant follement, en des jours inutiles,
Des trésors de santé, de jeunesse et d'honneur.

Ils ont, ces émigrants, ambitieux ou lâches,
Géné les citadins, gêné les artisans.

Dieu les avait créés pour de plus nobles tâches,
Les paysans devaient rester des paysans.

De quels fardeaux leurs mains sont-elles délivrées?
S'ils ont jamais foulé le marbre des palais,
C'est que leur dos portait l'oripeau des livrées
Et les hommes d'hier aujourd'hui sont valets.

Pauvres gens, au démon qui vous soufflait l'envie,
A l'Esprit tentateur, il fallait dire : non !
L'homme n'a pas le droit de gaspiller sa vie,
D'abdiquer sa grandeur, de renier son nom.

Les cités vous ont pris dans tous leurs esclavages,
L'amère ambition vous a gâté le cœur.
Civilisés ! Pourquoi ? Quand vous étiez sauvages,
Le sol dur craquait-il sous votre pied vainqueur ?

Dans la terre, où le soc a fait ses déchirures,
Le bon grain du semeur n'a-t-il donc plus germé ?
Dans la plaine, où les blés étalaient leurs parures,
Les soleils dévorants ont-ils tout consumé ?

Les bourgeons, où des fleurs s'était caché le rêve,
N'ont-ils pas su tenir leurs promesses de fruits?
Dans quel arbre maudit a donc manqué la sève?
Les prés ont-ils souffert, les bois sont-ils détruits?

Rien n'est changé; les bois ont toujours des cépées,
Des bouleaux argentés et des chênes puissants,
Et les mêmes senteurs, de nos herbes coupées,
S'élèvent, pour griser les derniers paysans.

Les branches ont ployé sous la charge des pommes,
Mais l'arbre couronné ne sait pas défaillir :
Un jour, plein de fruits mûrs, il attendra les hommes
Et ne verra pas ceux qui devaient les cueillir.

Rien n'est changé, pourtant! Là-bas, le trèfle rouge
Brille entre l'orge épaisse et le sainfoin tremblant ;
Le trèfle, où le soleil éclatant luit et bouge,
Tache la plaine en feu de son carré sanglant.

La campagne toujours a des gloires superbes,
Mais quels féconds labeurs, mais quels joyeux hymens,

Si tous les bras oisifs allaient s'offrir aux gerbes,
Si le flot des absents remontait nos chemins!

O terriens échappés, la Terre vous réclame!
Quand de ses habitants la chaumière est en deuil,
Celui dont le foyer n'a pas perdu sa flamme
Voit un rayon de paix illuminer son seuil.

Le vieux sol remué lui garde des largesses
Dans le divin trésor de la fécondité;
Sa famille augmentée augmente ses richesses,
La fortune sourit à sa paternité.

Armé de sa charrue, il brave la famine;
Le légitime orgueil du sillon bien tracé
Mêle un éclair de joie aux splendeurs de sa mine
Et Dieu bénit la terre où cet homme a passé.

Il trouve des plaisirs où sa gaité le mène,
C'est un joyeux; il a, ce maître de labour,
Ajouté sa lignée à la famille humaine,
Dans son lit le calcul n'a pas sali l'amour.

Mais, écoutez ! Au fond des campagnes désertes,
Les mères ont pleuré, les pères ont gémi,
Et tous sont inquiets, ayant tous fait des pertes
Au départ de l'enfant, du frère ou de l'ami.

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris que l'absent se souvienne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

Pourquoi plier devant la chimère impuissante ?
Nous voulons le terrien debout, poitrine au vent.
Un corps sain peut marcher sous une âme pensante ;
Le laboureur futur, nous le voulons savant,

Fier, aimant son village avec idolâtrie,
Fraternel et croyant ; mais, devant l'étranger,
Assez terrible encor pour venger la Patrie,
Si quelque peuple essaie un jour de l'outrager !

A UNE MÈRE

O femme, qui passais tantôt dans le chemin,
Par l'époux escortée et d'un enfant suivie,
Mets ta jeunesse en fleur au-dessus de l'envie
En la sacrifiant aux gloires de l'hymen.

Épouse respectée et mère encor demain,
Aux lois d'un double amour qu'on te voie asservie,
Et, consacrant ta force à l'orgueil de la vie,
Prends une large part dans le bonheur humain.

Le fils à tes côtés croitra comme l'arbuste.
La fille héritera de ta beauté robuste.
Présentant au Seigneur ta couronne d'enfants

Tu seras devant lui grandement honorée,
Femme au labeur fécond, mère aux jours triomphants,
Que les désirs mauvais n'aurent point effleurée.

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ

Or, le Seigneur a dit :

« Perpétuez les races,

Croissez, multipliez en de féconds hymens.

Aimez : je vois les cœurs. Allez : je suis vos traces

Et ma paix descendra toujours en vos chemins.

« Et je vous bénirai, familles désirées ;

J'adoucirai le joug noblement accepté ;

J'enverrai l'abondance et la joie aux contrées

Où fleuriront les fleurs de la maternité.

« Vous verrez, quel que soit le lieu, le temps ou l'ombre,

La justice attachée aux rigueurs de ma loi.

Par la soumission, par l'effort, par le nombre,
Irrésistiblement vous monterez vers moi.

« Des labeurs et des maux j'ai mesuré la somme,
L'éclat du ciel perdu reste sur l'avenir
Et du ciel reconquis j'éblouirai tout homme
Qui, libre, au plan divin tentera de s'unir.

« Oui, je vous recevrai dans ma gloire infinie,
Vous, les exécuteurs des choses qui m'ont plu ;
Vous tous qui, de mes lois complétant l'harmonie,
Procréez l'être autant que mon cœur l'a voulu.

« Gardez bien le respect de vos prérogatives,
Ne dénaturez pas l'acte où je vous admetts,
Car sur les volontés rebelles ou craintives
Sachez-le, ma pitié ne descendra jamais.

« Mortels, aimez la vie et son profond mystère.
Malgré la tâche rude où vos corps sont pliés,
Soyez forts et nombreux pour dominer la terre.
Hommes de tous les temps, croissez, multipliez! »

C'est en vain, Seigneur Dieu, qu'à travers l'étendue
Le verbe a retenti sur tous les horizons,
Aujourd'hui dans les cœurs votre loi s'est perdue
Et l'égoïsme abject dépeuple nos maisons.

La foi s'en va, l'amour s'éteint, la peur s'efface,
L'hymen béni par vous s'accomplit contre vous,
Et vous devez souvent détourner votre face
Quand l'épouse, ô Dieu pur, s'approche de l'époux.

Les semeurs du néant ont avili leurs flammes ;
Transformant la demeure en quelque mauvais lieu,
Ils ont refusé l'être et supprimé les âmes
Qui déjà palpitaient dans le désir de Dieu.

Les sourires d'enfants aux clartés liliales
Leur ont déplu ; le nid repousse les oiseaux ;
Dans l'étonnant mépris des gloires familiales,
Ils ont au foyer vide épargné les berceaux.

Ils ont d'un droit unique affligé l'héritage
Et le drap nuptial chez eux n'est qu'un linceul,

Car l'héritier, soumis à la loi du partage,
Ils l'ont rêvé tout seul, ils l'ont voulu tout seul.

D'autres, plus positifs, plus froids dans la révolte,
Ont refusé l'enfant au désir éternel ;
Ceux-là, gardant pour eux les champs et la récolte,
Ont limité la vie à leur moi criminel.

L'homme, tueur du germe, a renouvelé l'acte
Qui dans le lit funèbre éteint le doux flambeau.
La femme, au flanc stérile, a fait, liée au pacte,
Le refus de sa force au devoir le plus beau.

Alors Dieu, fatigué de tous ces misérables,
A voulu châtier la bête et son désir.
Le Maître a désuni les couples exécrables
Et mis le deuil chez ceux qui songeaient au plaisir.

L'existence inutile, inféconde et brutale
Veut que l'être agité porte ailleurs son tourment.
Lassitude ou dégoût, voici la loi fatale :
Le vice dans les cœurs fleurit obscurément.

Après avoir joué de la vertu des femmes,
Les hommes ont connu la honte et le remord
A l'heure où, surprenant les rendez-vous infâmes,
Contempteurs de la vie, ils ont donné la mort.

Vengeance ! Mais le nom garde une flétrissure ;
Devant lui le vengeur ne s'est point acquitté.
Vengeance ! Mais le cœur gardera la blessure
Qui saignera toujours, toujours en vérité.

Et plus loin : le Seigneur a détruit la famille.
Un souffle qui passait vient d'emporter l'enfant.
Le fils unique est mort, morte l'unique fille,
Le deuil cruel succède au rêve triomphant.

Au poids du châtiment la vie est bien légère.
L'enfant parle, tout rit, nul ne peut supposer
Que déjà vers la mort penche la tête chère,
Si joyeuse au regard et si douce au baiser.

Quand l'ange de la mort a désigné ta porte
Et marqué cette tête où vivait ton orgueil,

Avec l'indifférent je n'ai point dit : Qu'importe!
Pauvre père, ton deuil est devenu mon deuil.

Mais, le jour où la fleur de ton sang s'est flétrie,
J'ai connu des sanglots plus profonds que les tiens.
C'étaient des cris d'alarme! Et c'était la patrie
Qui demandait : Où sont mes fils et mes soutiens?

Où sont les bras? où sont les hommes pacifiques,
Les moissonneurs penchés qui se redresseront
Au pas envahisseur des peuples prolifiques?
La patrie en danger, combien la défendront?

Peuple, si l'aigle noir plongeait son bec vorace
Dans ta chair, nos destins seraient-ils terminés?
Soumettras-tu jamais ton génie et ta race?
Céderas-tu la terre où tes aïeux sont nés?

Non! mais comment lutter, pays des foyers vides?
France, les étrangers ont mal parlé de toi
Et s'ils t'ont regardée avec des yeux avides,
C'est que la loi du nombre, hélas! n'est plus ta loi.

Et j'ai peur du péché qui t'a diminuée,
Et j'ai l'effroi du mal qui décime les rangs,
Juste à l'heure où là-bas monte vers la nuée .
Formidable et vengeur le cri des conquérants.

LE LABOUREUR

Il laboure, le corps penché, tenant l'araire
A poignée, et le vent, qui passe en tourbillons,
Ne hurle pas si haut qu'il puisse le distraire
Du rude et lent travail d'où naissent les sillons.

Les chevaux, du même âge et du même pelage,
Appliquent fortement au sol leurs pieds adroits,
Et sous un double effort font gémir l'attelage,
Quand le soc au rocher se heurte par endroits.

Pour la vingtième fois, ils ont gravi la côte,
Monté l'âpre versant qu'il faudra dévaler.

Le laboureur à ses chevaux parle à voix haute :

« Compagnons, nous touchons la crête, il faut souffler ! »

Caressant tour à tour le poitrail de ses bêtes,
Le maître dit sa joie, et les blancs étalons
Vers l'homme pacifique allongent leurs deux têtes,
Et leur hennissement se perd dans les vallons.

Dans un lourd battement d'ailes exténuées,
Des corbeaux sont venus tacher les guérets bruns ;
Mouches noires, suivant la marche des nuées,
D'autres filent dans l'air au-dessus des embruns.

L'averse tout à coup rayant le ciel immense,
Des corbeaux effarés s'en va le noir essaim.
Mais l'homme a ressaisi l'araire ; il recommence,
O terre maternelle, à déchirer ton sein.

Qu'importe l'aquilon, le nuage, l'ondée !
Le laboureur s'obstine. Ayant la royauté
De la glèbe, il la veut soumise et fécondée,
Et l'obstacle n'est rien devant sa volonté.

Celui qui porte ainsi l'antique servitude
Domine le labour auquel il se soumet.

Le ciel est noir, le soc pesant, la côte est rude ;
Qu'importe ! Il va bientôt reparaître au sommet.

Clamez, sonnez là-haut vos marches triomphales,
O corbeaux, et chantez ce hardi laboureur ;
Bras nus, le col ouvert au baiser des rafales,
Il voit dans la tempête une amante en fureur.

Sur le coutre, en amont, sa taille est inclinée ;
Mais l'effort, qui roidit les muscles en marchant,
Ne pourra pas d'une heure abrégé sa journée :
Debout avec l'aurore, il dételle au couchant.

Il s'en va. Le brouillard flotte sur la colline,
Le vallon fume au loin comme un grand encensoir.
Il s'en va lentement, et l'astre qui décline
Jette sur lui la pourpre éclatante du soir.

MATIN

L'écriture de l'arbre avec ses hauts jambages
Tremble, mystérieuse, au bord de l'horizon.
Et par la haie en fleur, autour de la maison,
Allègrement, le jour furtif rit aux herbages.

Des bruits montent; le vent effleure les roseaux
De la mare où les bœufs à pas pesants vont boire,
Et le soleil levant jette, comme une gloire,
La clarté du matin sur la face des eaux.

Le rythme des galops, élevé sur les routes,
Éclate et passe; il gronde et fuit sur le lointain;
Il meurt. Et maintenant, seule dans le matin,
La voix d'un angélus retient l'âme aux écoutes.

LES BÉCASSES

A l'heure où le soleil lentement disparaît,
Les couples en chantant sortent de la forêt.
Les bécasses, par deux, volent vers les fontaines,
Vers les ruisseaux voisins ou les sources lointaines
Dont la fraîcheur est douce après le poids du jour.
Les vallons endormis semblent faits pour l'amour.
Elles vont deux par deux, très lentes, et la lune
Baigne de sa clarté blanche leur robe brune.
Et la chanson des nids sort des frêles gosiers.

L'homme, au bord de la lande, attend les échassiers,
Embusqué sur la route où doit passer l'idylle.
Et des coups de fusil troublent la nuit tranquille,
Et le sang des oiseaux tombés rougit le sol.

Regrettez-vous l'idylle arrêtée en son vol?

Moi, je sens comme un deuil planer sur mes pensées

A l'aspect des yeux clos et des ailes blessées.

Je crois que l'oiseau mort manque à l'oiseau vivant,

Qu'un signe de détresse est dans l'arbre mouvant,

Et que les pleurs dont l'aube inonde les clairières

Sont pour les oiseaux morts, là-bas, dans les bruyères...

MÉLANCOLIE

Maison joyeuse, ma tristesse
N'a demandé rien à ton seuil.
La Mélancolie est l'hôtesse
Dont j'ai goûté le sombre accueil.

Des gens grimpés sur des chimères,
Tout à l'heure, au soleil levant,
Chevauchaient les routes amères
Où j'ai voyagé trop souvent.

Pendant que ces âmes sans nombre
Saluaient le matin vermeil,
Seul et tout bas, j'ai prié l'ombre
De me délivrer du soleil.

Pendant que la chevalerie
Paradait au pied des châteaux,
J'ai rejoint dans l'hôtellerie
Tous les gueux aux tristes manteaux,

Tous ceux que chaque jour ramène
Vers l'injustice et la douleur,
Et qui de la souffrance humaine
Ont gardé l'antique pâleur.

Chez l'hôtesse Mélancolie
Ils n'ont point trouvé le repos,
Car le même vent de folie
Souffle à travers leurs oripeaux.

Moi, j'aime ces gens ridicules,
Ces gueux dont les corps amaigris
Errent au fond des crépuscules
Où se perdent dans le ciel gris.

J'aime leur logis et leur table.
Chez tous les gobeurs de rayons,

En dépit du vin détestable,
Le cœur est chaud sous les haillons.

Et voilà pourquoi ma tristesse,
Maison joyeuse, a fui ton seuil.
La Mélancolie est l'hôtesse
Dont j'ai goûté le sombre accueil.

FLEURS FRÊLES

La fleur frêle de l'égantier,
Que le premier jour a pâlie,
Unit, au détour du sentier,
La grâce à la mélancolie.

Chère, ici nous avons parlé
Tous deux de tendresse infinie.
Où l'hymne s'est-il envolé ?
Où vont les fleurs et l'harmonie ?

Lorsque nous chercherons demain
L'endroit témoin de nos paroles,
Le vent des nuits sur le chemin
Aura dispersé les corolles

La fleur frêle de notre espoir,
Le doux secret de nos pensées,
Ira-t-il aussi, quelque soir,
Se perdre au fond du chemin noir
Avec les corolles blessées?

DEVANT LA SAINTE FACE .

Face, que ma prière effleure,
Je vois tristement, à genoux,
Le sang que tu versas pour nous ;
Et puisque tu pleures, je pleure.

Christ aux yeux baissés, j'attends l'heure
Du sacrifice amer et doux :
Qu'il soit douloureux entre tous,
Qu'il te console et qu'il demeure.

Regarde, ô Christ, et soutiens-moi !
Car ici même, devant toi,
J'immole un amour misérable.

Mais, pour que je sois moins tremblant,
Fais que ton image adorable
Reste seule en mon cœur sanglant.

LA TRANCHÉE

La tranchée est le réceptacle,
Le capharnaüm des débris.
La ronce, bravant tout obstacle,
A couvert ses flancs assombris.

C'est un endroit sauvage et morne
Où l'on vient jeter en passant
Un tas d'objets sans nom ; la vierne
Seule, curieuse, y descend.

Mais la tranchée a son mystère :
Ses deux larges flancs sont hantés,
Les lapins ont fouillé la terre
Et les talus sont habités.

Ici, le mulot creuse une arche,
Les bourdons forent le sol dur ;
La vie invisible est en marche
Sur les parois de l'ancre obscur.

Un arbre a sa maitresse branche
Au-dessus : c'est un peuplier.
Par le vent d'amont il se penche
Pour voir les drames du hallier.

Par le vent d'aval il s'agite
Et, comme un goupillon géant,
Il jette des flots d'eau bénite
Sur les hôtes du trou béant.

Débris sans choix, débris sans voile,
Dans votre sombre entassement
J'ai vu briller plus d'une étoile
Ainsi que dans le firmament.

Là, j'ai pris un cul de bouteille,
Des couleurs du prisme allumé,

Rouge encor du jus de la treille
Qui l'avait jadis parfumé.

Là, j'ai vu, sous la pierre énorme,
Un chapeau luisant, fier captif,
Qui gardait, sous sa haute forme,
Un peu du lustre primitif.

J'ai vu, sur des feuillets d'ardoise,
Livrée au dernier courtisan,
La bottine de la bourgeoise
Dans le sabot du paysan.

Plus loin, sur des quartiers de tuile
Et de verre aux tons éclatants,
De gros bidons pleuraient une huile
Qui fut extra-vierge en son temps.

Dans la tranchée, un vieux solfège
Aux bouvreuils livre ses lambeaux.
Il fut le martyr d'un collègue
Où les chants n'étaient pas si beaux.

A ses côtés, un petit livre
Jadis commenté, discuté.
Repose, heureux de se survivre
Dans le calme et l'obscurité.

Les journaux de plusieurs provinces,
Frottés de fiel et de piment,
Devenus courtois et bons princes,
Couchent ensemble. C'est charmant.

On a lâché les anciens rôles,
Les nouveaux sont moins énervants :
Ici, le tas de casseroles
Fait sauter les lapins vivants.

C'est une douceur infinie,
Habitants des ronciers épais,
De vivre ainsi dans l'harmonie,
Dans la solitude et la paix.

LES CANTONNIERS

Voici le mois des routes blanches
Où d'officiels marronniers
Arrêtent parfois sous leurs branches
Les méditatifs cantonniers.

Ah ! les cantonniers solitaires,
Armés d'inutiles rabots,
Qui s'en vont sur le haut des terres
Voir les paysages, si beaux !

Ce sont des hommes pacifiques
Payés par les départements
Pour suivre les vols magnifiques
Des corbeaux, dans les firmaments.

Voyons, que voulez-vous qu'ils fassent
Puisqu'aux chemins, par ces temps doux,
Les grosses charrettes qui passent
Enfoncent les derniers cailloux?

Ils pourraient faire des peintures
Et prendre, toujours en éveil,
L'ondulation des cultures
Sous les feux ardents du soleil.

Ils pourraient, ces visionnaires,
En habitués du sillon,
Fixer les champs, sous les tonnerres,
En quatre ou cinq coups de crayon.

Ah! Oui. L'air est chaud. Midi sonne.
On entend bien les Angélus,
Mais le long des routes? Personne.
Allongés aux flancs des talus,

Les cantonniers mangent dans l'herbe
Et quand ils ont tout consommé,

Ils disent : « La route est superbe
Que nous arrosâmes en Mai

« De nos sueurs !... Mille roupies !
Quel soleil ! Dans les épiniers
Les couleuvres sont assoupies,
Dormons ! » disent les cantonniers.

Ils dorment. Bien souvent leur rêve
Dure jusqu'au soir rougissant,
Et quand l'un d'entre eux se relève,
Il demande l'heure au passant.

Étonné, le passant regarde
Ce travailleur aux bras ballants.
Mais le cantonnier se hasarde,
Il ébauche des gestes lents,

Effleure les cailloux, balaye,
S'applique et tâche d'envoyer
Un peu de poussière à la haie,
Car, enfin, il faut travailler !

O douceur, d'un trait minuscule
Le couchant dore l'horizon.
Les cantonniers au crépuscule
Doivent rentrer à la maison.

Ils partent tous. Ils se rencontrent
A des ronds-points, près des poteaux.
Les lueurs du soir nous les montrent
Enveloppés de leurs manteaux,

Le balai de crin aux épaules,
Le rabot et la pioche en main,
Ils ont l'air de piocher des rôles :
Ils dormiront encor demain !

Tout à coup l'on voit des familles
Déboucher sur les horizons.
Ce sont leurs femmes et leurs filles
Et leurs nombreux petits garçons.

Ah ! ces marmots, on les accueille
Avec de grands bras fatigués.

Ils prospèrent comme la feuille
En juin ! Sont-ils beaux ! Sont-ils gais !

Tout cela rit, saute, plaisante
Avant de rentrer au bercail.
Vraiment, tout cela représente
La paix, l'amour... et le travail.

LES ÉTAMEURS

« Bon pour un entrecôte, allez jusqu'à deux livres. »

Ce n'est pas le moment de leur couper les vivres :
Les étameurs ont faim, le carême est passé ;
Déjà l'âne, là-bas, grimpe amont le fossé :
Il happe à tout hasard des brins de nourriture
Dans les coudriers blonds flottant sur la voiture.

Aux pauvres affamés tous les recoins sont bons.
Pourtant ils ont choisi, ces maigres vagabonds,
L'endroit où l'abreuvoir rit, au bas de la côte.
Un monsieur du quartier a payé l'entrecôte.
On l'a, sur tous les tons, vingt fois remercié.
Songez donc : un rôti ! L'homme est estropié.

La femme, jeune encor, toussote, elle est très pâle ;
Elle porte, enfoui dans les plis d'un vieux châle,
L'enfant, rose et joufflu, qui pompe tout son lait.
Clopinant derrière eux, un pauvre gringalet
Porte un panier, d'où sort comme un son de clochettes ;
Vieux chandeliers roulant sur d'anciennes fourchettes,
Cuillères, plats d'étain cassés, faussés, troués,
Casseroles heurtant leurs ventres bossués,
Un tas d'objets menus choquant des antiquailles
Dans le clair cliquetis cliquetant des cliquailles.
On sent que le village attendait l'étameur.

Cette aubaine les a tous mis de bonne humeur.
L'estropié sourit, le gringalet fredonne,
L'enfant presse le sein que sa mère lui donne.
On dresse le bûcher. Devinant un festin,
L'âne, depuis longtemps privé du picotin,
Apercevant de loin la viande suspendue,
Ouvre, en un long braiment, sa bouche à l'étendue.
Devant l'âri, léché par un feu de sarment,
Le tournoyant rôti se dore lentement.
On arrose, on attise, et de la chair ambrée

Le jus en pleurs descend sur l'assiette beurrée.
 L'âne, aspirant le bon fumet substantiel,
 Demande, en piaffant, un peu d'avoine au ciel
 Et le droit d'aller boire au fond de la prairie.
 « Il faudra bien qu'un jour la chance me sourie,
 Dit-il. J'ai tant trotté! Le repos m'est bien dû! »
 Et le voilà rêvant d'un petit coin perdu,
 D'un pré vert, où le thym provoque la bouchée,
 Où libre, paresseux...

La viande est décrochée.

« Ça jute, mes amis », dit tout haut le grand gars
 En faisant des yeux doux, voraces et hagards.
 C'est cuit. Le rôti fume en sifflant comme un fifre :
 On mâche, on ronge, on gruge, on grignote, on s'empiffre
 On se passe un papier où quelques grains de sel
 Roulent; c'est un moment d'accord universel.
 Le contentement naît de la faim qui s'apaise.
 On lorgne le café qui chauffe sur la braise,
 On trinque, on est poli, ce sont des embarras!
 « Prends donc. — Garde pour toi. — Merci bien. — C'est du
 Aux échos du vallon l'âne, d'une voix aigre,
 Fit retentir sa plainte : « Hé! pour moi c'est du maigre!

C'est injuste! »

Il fallut bien l'entendre à la fin;
Le gringalet repu dit : « Papa, l'âne a faim. »
Au fond, l'estropié devait être sensible;
Il but et répondit : « Crois-tu? C'est bien possible. »
L'âne sentit courir des frissons sur sa peau.
Il vit le coffre ouvert, il vit le vieux chapeau
Pénétrer dans l'avoine et s'emplir au passage.
O délices!

Midi flambait le paysage.
Dans les pommiers voisins les bourgeons éclataient,
Au cœur des guis touffus les grives s'ébattaient,
Le cresson miroitait dans le lit des fontaines,
Il ne flottait dans l'air que des rumeurs lointaines.
Aux vallons assoupis les vents, doux et légers,
Apportaient l'angélus chanté par les clochers.
Midi! Les vagabonds s'unissaient au cantique.
Devant eux le café fumait, liqueur mystique
Dont l'arome est semblable au parfum de l'encens.
L'âme des vagabonds vibrait avec leurs sens;
Graves, religieux, tous trois ils se signèrent;
Puis, la tasse aux genoux, en buvant, ils parlèrent

De ce Dieu paternel, ami des pauvres gens,
Dont le ciel est ouvert à tous les indigents,
Et devant qui, là-haut, riche ou gueux, c'est tout comme.
La femme fit : « C'est beau ! — Très beau, répéta l'homme.
Mais qu'il soit descendu, c'est drôle, en vérité ! »

L'âne dit : « J'en suis sûr, c'est moi qui l'ai porté ! »

MON PAYS

Vous avez donc abandonné votre
village? (Lettre.)

Non, je n'ai pas abandonné
Le doux et triste coin de terre
Où dorment les miens. J'y suis né
Et j'ai grandi dans son mystère.

Là mon enfance interrogea
Les champs, les prés, l'arbre, la nue.
J'étais seul, je souffrais déjà
D'une âme qui n'est point venue.

Quand les angélus dans le vent
Tintaient des coteaux aux vallées,
Le soir, je suis resté souvent
Parmi les choses désolées.

Premiers chagrins, premiers ennuis,
Désirs de l'enfant solitaire,
Je vous ai, dans l'ombre des nuits,
Confiés à la pauvre terre.

De tous ceux qui veillaient sur moi,
Toi seule, inquiète ou ravie,
O mère, as partagé l'émoi
De ton enfant devant la vie.

Si quelques-uns ont dédaigné
De mes songes les fleurs naïves,
Bien souvent mon cœur a saigné
Sous des douleurs encor plus vives.

Trop tard, hélas ! j'ai rencontré
La suppliante Bien-Aimée,
Si tard que nul n'a pénétré
Dans mon âme sombre et fermée.

C'est la terre qui m'a souri,
Aimé, bercé. Terre fragile,

Mon plus beau poème a fleuri
Dans l'air qui baigne ton argile.

Toi seule as vu mon abandon,
Et je t'ai dit mes meurtrissures,
Mes désespoirs et le pardon
Tombé de toutes mes blessures.

Aussi, je n'ai point oublié
Mon doux et triste coin de terre ;
Là j'ai souffert, aimé, prié,
Dans le silence et le mystère.

Quand sous le crépuscule d'or,
L'ombre descend dans les vallées,
Là-bas, je voudrais vivre encor
Parmi les choses désolées.

POÈMES INÉDITS

EN NORMANDIE

(CARTES POSTALES)

LA FERME

Du mur sévère où tant de bornes sont posées,
On voit le rire blanc et vieillot des croisées.
Entrons. Un arbre mort se consume au foyer,
Il fait, sur le dressoir, çà et là rougeoyer
Des poussins de Rouen éclos dans la vaisselle.
La soupière flamboie et le broc étincelle.
Frère, la nappe est mise, approche, tu vas voir
Mousser le poiré blond, fumer le boudin noir.
Laisse là Berthelot et sa pauvre chimie ;
Attaque à belles dents et la croûte et la mie ;
Bois un coup, recommence et, d'un gosier joyeux,
Chante les hauts refrains que chantaient nos aïeux !

LA MEULE DU PRESSEUR

Haute, en ce clair-obscur de l'étrange pressoir,
Lente et lourde, on la voit, du matin jusqu'au soir,
Tourner sur un doux lit de pommes qu'elle écrase.
Le jus coule, bouillonne et le broc, comme un vase
Noir, solide et ventru, plongé dans le bellon,
En sortira cent fois gorgé de cidre blond.

LE TAUREAU

C'est le mâle et le roi. L'herbage est son empire.

Il se lève, il regarde, il renifle, il aspire

Le relent de l'étable et l'odeur des ferments ;

Le vallon retentit de ses mugissements.

Il arrive et du poids de sa masse puissante

Il charge tout à coup la vache complaisante.

LES DINDES

Les dindes vont aux champs où quelque faim les pousse.
Chaque poule picore et parfois le coq glousse,
Branlant sa caroncule énorme, aux tons vineux.
Nous autres villageois nous sommes bien heureux :
Ces dindes aux pieds noirs, qui vont par les contrées,
Demain nous les verrons, fumantes et dorées,
Appesantir la broche et dans leur tendre chair,
Se pâmer sous le rire amoureux du feu clair.

LE GENDARME DU ROY

I

Le Gendarme royal était un haut rentier ;
Désdaigneux de la solde, il servait par quartier
Et lorsqu'avaient pris fin ses gardes volontaires,
Il chevauchait l'espace et rentrait dans ses terres.
Droit en selle, un peu gros sous sa veste chamois,
La cocarde au soleil, il arrêtait parfois
Son joli cheval brun à l'ombre des tourelles.
Le Gendarme causait avec les damoiselles.
Plus d'une lui disait : « Monsieur le lieutenant,
Vous venez de la Cour, qu'y fait-on maintenant ?
Car nous ignorons tout dans l'exil des provinces. »
Alors il leur parlait de la Cour et des Princes,
Il contait en passant les nouvelles du jour ;

Puis le soldat, mêlant le regret à l'amour,
Saluait de la main les belles exilées
Qui le suivaient des yeux jusqu'au fond des allées.
Il rentrait au logis. Mais, tout galonné d'or,
Dans le quartier suivant le beau Gendarme encor
Remontait sur sa bête et fuyait dans les brumes.
Il revenait sous les balcons montrer les plumes
De son vaste chapeau tout rempli de brouillard.
Il revenait plus frais, plus jeune, plus gaillard ;
Il ne s'épuisait point en conciliabules,
Il mettait pied à terre et dans les vestibules,
Sur la dalle où les clous de ses bottes entraient,
Vers les chauds bâillements des portes qui s'ouvraient,
Jusqu'aux foyers ardents où riaient les flambées,
Le Gendarme marchait à grandes enjambées.
On lui disait : « Quel temps ! Seyez-vous, chauffez-vous. »
Il s'asseyait, causait ; il faisait les yeux doux
A quelque jeune femme, à quelque belle fille
Un peu dominatrice et pourtant si gentille
Que le soldat vaincu sollicitait sa main.
Il criait aux parents : « Je l'épouse demain ! »
Il se jetait aux pieds de la mère attendrie.

C'est ainsi que Turpin de la Mortellerie,
Gentilhomme normand et Gendarme du Roy,
En mil sept cent cinquante et un, par un temps froid,
Fut lui-même, à l'effet de promptes épousailles,
Terrassé par l'Amour en allant à Versailles.

Le voilà marié, transformé, rajeuni.
Sa maison de campagne est un curieux nid
Posé sur la prairie immense et presque rase.
Tout près, un haut manoir la domine et l'écrase.
Mais l'*Oullerie* épaisse, au couchant, au levant,
Au midi comme au nord, brave l'effort du vent ;
Elle est solide, elle est fermée et calfeutrée.
Quand la nuit pluvieuse inonde la contrée,
Elle oppose à la nuit mauvaise, aux jours grognons
Son toit impénétrable et ses quatre pignons.

Ce soir, dans l'âpre vent, la girouette grince ;
Aux dernières lueurs d'un crépuscule mince,
La terre est toute blanche et le ciel presque noir.
Le Gendarme du Roy dans son petit manoir
Lit, devant un feu clair activé par la bise

Un billet de son chef, le Prince de Soubise :
« Monsieur mon compagnon, je vous ay désigné
Pour servir près du Roy... » Plus bas, l'ordre est signé,
Au nom du Maréchal, par Monsieur de Vernèze.
Le Gendarme royal, qui voit tomber la neige,
Allonge en soupirant ses bottes vers le feu.
Il se redresse et dit : « C'est donc moi, ventrebleu !
Louis Turpin, seigneur de la Mortellerie,
Qui fin janvier laissant mon épouse chérie,
Irai prendre et monter la garde à Trianon ?
A peine marié ! Je vais répondre non !
C'est infâme ! »

Le vent murmure et l'homme gronde ;
Il regarde sa femme : elle est grande, elle est blonde,
C'est une Scandinave au profil jeune et fier.
Lui, soldat grisonnant, il l'amenait hier,
S'inclinait galamment et baisait ses mains blanches
Dans leur gentilhommière, entre Échauffour et Planches.
Devant ce doux tableau de la lune de miel
Turpin songe : « Ma femme habitait près du ciel,
Sur un coteau, nommé la *Haute-Dorerie*.

Elle est d'une maison cultivée et fleurie ;
Je voudrais qu'un poème exaltât sa beauté,
Je le lirais... »

Il lit : « Arrivez bien monté,
A Versailles, le trente. Équipage de guerre. »

Eh bien ! Non ! Je suis las de ce métier vulgaire.
« Madame, écoutez-moi : Je reste auprès de vous.
Élisabeth, faut-il tomber à vos genoux ?
M'y voici. Je t'implore ! »

Elle fait : « Prenez garde,
Vous trahissez le Roy, vous êtes dans la Garde,
Messire, pensez donc ! »

Turpin grogne.

« Parbleu ! »

Dit-il, en retournant s'asseoir au coin du feu.
Il bondit sur un siège, il s'y met en pelote
Et grommelle : « Huit jours, dans huit jours, saprelotte ! »

Il regarde sa femme avec des yeux méchants
Et doux, rêveuse encor, soupire et, l'œil aux champs,
Il voit ce haut logis de la *Beauvoisinière*,
Dont le chemin ressemble à quelque grande ornière.
Hier matin, c'est là, qu'entre des joncs foulé,
Un lièvre tout à coup fit ce prompt déboulé...
Turpin songe tout bas : Ce fut un coup superbe
Et quel joli manchon le lièvre a fait dans l'herbe !
Engraisé par le trèfle et le thym des halliers,
Qui laisse dans la chair des goûts particuliers,
L'animal à présent mêle dans mes cuisines
Son fumet à celui de quatre bécassines.
Turpin rit dans sa barbe. Il mâchonne :

« Vraiment,

Si Monsieur de Soubise, en un déplacement,
Traversait l'*Oullerie* et ce coin de province,
Il dînerait ce soir comme moi... comme un Prince.
Avec ma femme. Eh ! Eh ! Je le vois, je le vois.
Il se penche vers vous, Madame, et dans sa voix
Tremble un désir. Tenez la chose pour certaine.
Il me dit : — Lieutenant, vous serez capitaine...

Bon Maréchal ! Mais, oui, pour avoir un brevet
Il suffit d'un hasard, d'un lièvre, d'un civet,
D'une femme. Il suffit d'un époux débonnaire
Qui mène son épouse à Versailles. Tonnerre ! »

Soudain, le siège craque et Turpin fait un saut.
Il est debout, surpris d'avoir crié si haut.
Sa femme, qui suivait la scène épouvantable,
Lui dit en souriant : « Venez vous mettre à table. »

II

Ce potage est exquis, le bon pain, le bon lait...
C'est ainsi qu'en mangeant le Gendarme parlait.
Sa cuillère à grands coups vidait l'assiette creuse
Où, roi de la faïence illustrée et joyeuse,
Un coq bleu de Rouen vers des poules d'émail
Courbait sa crête ardente et gonflait son poitrail.
« Enlevez », dit Turpin.

On apporte une tanche
Dont l'or éclate aux yeux sur de la crème blanche.

Suivent un civet noir, une anguille en tronçons ;
Puis un canard, flanqué de quatre bécassons.
Les flambeaux, çà et là, jettent des flammes vives.
Pourquoi tant de lumière et si peu de convives ?
On attendait M. de Boislisle, un vieillard ;
Puis un autre voisin : le chanoine Douillard.
Mais l'ouragan ayant hurlé dans ses trompettes,
Ils sont restés chez eux à l'abri des tempêtes.
La neige au loin s'étend comme un vaste linceul.
« Madame, dit Turpin, quel bonheur d'être seul
Avec vous dans la vieille et solide *Oullerie* ;
Qu'il est doux, quand le sombre hiver est en furie,
De braver la tempête et ses déchainements
Dans ce manoir trapu qu'ont bâti les Normands !
Quel plaisir d'oublier le Grand Trianon rose,
Et le parc et la ville et jusqu'au roi morose,
Et de sabler ce vin de Chypre aux tons ardents,
Alors qu'un rire frais éclate entre tes dents.
Peste soit de la Cour et foin des courtisanes !
Tous ceux qui n'aiment pas leurs foyers sont des ânes ;
L'*Oullerie* est charmante et ce pays m'est cher.
Dites, qu'en pensez-vous ?

— Moi? Rien. C'est un désert.

— Un désert! fait Turpin d'une voix désolée...
Vous n'avez donc jamais regardé la vallée,
Ni les champs qui sont là, derrière les coteaux?
Ils sont pleins de logis, de manoirs, de châteaux,
De moulins, de moustiers et de clochers sonores
Qui, lorsque vous dormez, chantent dans les aurores!
Au fait, je suis bien bon quand vous n'écoutez rien
De parler... Je radôte aussi!

— Vous parlez bien,
Comme un poète.

— Oh! oh! vous vous moquez, bel ange.
Comme un poète! Alors je suis fou? C'est étrange.
Peut-être que l'esprit du désert est en moi.
Un désert? Admettons. Pourtant, les gens du Roy
Non loin, dans les fourrés de Perseigne et d'Écouves,
Forcent les sangliers et massacrent les louves;
L'antique Saint-Evroul, que baignent des étangs,
Voit les meutes passer sous les cors éclatants;

Aux vitres que le soir pâle a décolorées
Le moine entend vibrer les accords des curées.
Le cerf est mort. Voici la nuit, mon Compagnon.
Je parle en ce moment au duc de Matignon,
Ou bien à ce marquis Michel de Roncherolles
Dont la bouche amusante est pleine de paroles.
Vous, madame, suivez le comte du Fourac,
Celui qui, redouté dans les coups de tric-trac,
Mène si bien son jeu sur les flèches d'ivoire.
Ajoutez donc, madame, un sourire à sa gloire.
S'il vous ennue avec quelque fade chanson,
Écoutez les soupirs de mon cousin Chausson,
Fauconnier dont le titre emplit toute l'oreille :
« Piqueur au premier vol du Roy pour la corneille ».
Vous le suivez dans son désert de Saint-Germain ;
A moins que, de nos bois reprenant le chemin,
Vous ne vous en alliez doucement, un peu lasse,
Chez Monsieur de Montreuil diner après la chasse.
Nous nous retrouvons là. Le seigneur d'Échauffour
Renouvelle pour vous les grâces de la Cour.
C'est un homme étonnant celui qui, sans rature,
Peut signer tous ses noms et dont la signature

Fait un alexandrin qu'il montre avec orgueil :
« Le Président Cordier de Launay de Montreuil » .
Pour vous il est tout miel. Sa tenue est choisie,
Il porte un habit noir en drap de Silésie.
Je vous vois avec lui rentrer dans les salons.
Il cause, il bâille, il rit, vire sur ses talons,
Et sachant qu'on dort bien dans les vastes demeures,
Il dit : « Bonsoir, je vous salue, il est dix heures. »
Son laquais le précède et sa femme le suit.
Le Président se couche et sommeille à grand bruit.
A dix heures !

C'est l'heure où la lune s'étonne
De voir passer mon ombre au bassin de Latone ;
C'est l'heure où protégeant Louis le Bien-Aimé,
J'entends de loin Montreuil qui ronfle à poing fermé,
Dans son désert ! Il dort, il digère à merveille
Et sourit, quand parfois l'ouragan le réveille.
J'en suis jaloux. »

Turpin se lève et tout à coup,
Il bondit vers sa femme : il lui baise le cou,
Les yeux, les mains, s'assied près d'elle et se balance.
Il se berce lui-même au milieu du silence,

Rêve, ne bouge plus. Le temps passe. Aucun bruit.
Mais Turpin se réveille, il parle dans la nuit :
« Je voudrais, ne sachant si tu boudes ou pleures,
Femme, entendre ta voix.

— Messire, il est dix heures ! »

UN CHATEAU

C'est la Chevalerie, et c'est bien Hautéclair,
Puisqu'avec ses deux tours il monte, il rit dans l'air ;
Puisqu'il va, dans les jeux de la clarté française,
Du grand Louis Quatorze au charmant Louis Seize.
Là, celui qu'on admet sur les degrés du seuil
Entre, s'incline et voit le somptueux accueil
D'ancêtres dont la gloire emplit le vestibule,
Le visiteur se mêle au conciliabule
Qu'autour de lui, là-haut, dans leurs cadres éteints,
Tiennent les durs barons et les marquis hautains.
Des tableaux féminins cherche aussi les visages,
O passant, vois les yeux, les lèvres, les corsages,
Et s'il te faut des noms, l'écho des escaliers
Dira : Saint-Pol, Forval, Hautéclair, Beauvilliers.
Les pages, les bergers, les amants, les amantes,

Où sont-ils? Mais, partout, car des ombres charmantes
Peuplent les deux salons où leur brillant essaim
Passe, tourne et s'anime aux sons du clavecin;
Ils chuchotent, s'en vont, forment des théories,
Ils ouvrent les petits carreaux des galeries
Et partent deux à deux vers le *Temple d'Amour*.
Une femme est restée à son bonheur du jour.
La nuque enrubannée indique une bergère;
On voit sur le papier courir sa main légère.
Elle écrit. Non loin d'elle, immobile, courbé,
Le jabot élargi, se tient un jeune abbé.
Il songe aux doux serments dont les cœurs sont esclaves.
Puis, il prête soudain l'oreille à des pas graves.
Il s'efface. La porte, ouverte à deux battants,
Livre passage à des seigneurs très importants,
A des prélats lancés dans les théologies,
A des moines qui font, des manches élargies,
Monter la controverse en un geste ample et beau.
Seul, au fond du boudoir, devenu son tombeau,
Un poète à perruque erre et madrigalise.
Il convoite ici-même, assez loin de l'église,
Deux sœurs qui, célébrant des rites inconnus,

Égalisent l'effort exquis de leurs bras nus
Pour marier dans l'air la flamme et les fumées
D'une torche qui brûle entre leurs mains fermées.
Trouvant sa cage étroite et les jours un peu longs
Le poète s'esquive. Il parcourt des salons
L'enfilade jolie, hésite, s'aventure,
Note l'effet d'un meuble auprès d'une tenture,
S'arrête et suit de l'œil, jusques au plafond peint,
Le thyrses aigu qui porte une pomme de pin.
Il tâte les damas rouges à grands fleurages,
Il se mire aux trumeaux, constate les outrages
Du temps, fait la grimace et, la canne au menton,
Il envierait du dieu Mercure le bâton
Si les réchauds ailés des ardents caducées
Ne s'embrasaient sur des vipères enlacées.
Le poète se sent mordu. C'est un poltron.
On l'appelle : « Eh ! rimeur ? Si l'on dansait en rond ? »
Mais un abbé surgit, qui tend sa main dévote
Et dit : « Non pas ; dansons, bergère, une gavotte. »
Ils glissent maintenant sur les parquets anciens,
Obéissant aux doux et chers musiciens
Qui, relisant pour eux des pages oubliées

Font chanter leur jeunesse aux cordes réveillées.
Le poète à l'écart semble plutôt fâché.
Il murmure : « La danse est fille du péché.
Sortons. »

Le parc au loin érige ses statues,
Nymphes au bord des bois, d'un peu d'ombre vêtues,
Qui vers Phébus, voilé de feuillages tremblants,
Tournent leurs chauds désirs et lèvent leurs bras blancs.
Là, le sayon au ventre et la dryade en croupe,
Pan va boire, il se penche, il regarde la coupe,
Pendant qu'autour de lui, le long des boulingrins,
S'épluchent tristement des satyres chagrins.
Dans les jardins ornés le petit Amour risque
Une flèche. L'athlète au bras fort lance un disque
Par une baie étroite ouverte sur les eaux.
Près du canal, serrant la flûte aux sept roseaux,
Un joueur appliqué penche son col de marbre.
L'eau balance plus loin la barque au pied d'un arbre.
Enfin, dans le soleil qui flambe les halliers,
Apparaît, grave et blanche entre des peupliers,
Sous le très haut caquet d'une invisible pie,
Une syrinx de pierre en son rêve accroupie.

Parmi les grands châteaux, parmi les Trianons,
Celui-ci noblement brille, avec ses deux noms,
Avec ses eaux, ses tours, sa blancheur et sa grâce.
Confiant, il rayonne et s'offre au temps qui passe :
Sa figure joyeuse est celle du bonheur.
Il régnait sur les champs quand passa la Terreur ;
Jamais rien ne vint nuire à sa beauté tranquille.
Jeune et blanc, il se dresse aux portes de la Ville
Dont les enseignes d'or déployaient l'écusson
Des princes de Navarre et des ducs d'Alençon.
Leur donjon, dépouillé de ses splendeurs premières,
Est maintenant sans voix, sans drapeaux, sans lumières,
Lui qui jadis vivait dans l'amour, et le bruit,
Et la guerre ! O donjon, qu'enveloppe la nuit,
Tour ducale au front vieux, moi je voudrais encore
Te voir, du château blanc, commander dans l'aurore !

L'HIVER, O VOYAGEUSE...

L'hiver, ô voyageuse, est la saison du deuil.
Tu n'es plus là. Le vent siffle aux marches du seuil,
La cloche à petits sons gémit sur le village.
Est-ce le chant plaintif des âmes en voyage?
Est-ce un glas? Je me sens pour toujours séparé
Du vivant que j'aimais, du mort que j'ai pleuré.
L'église, le manoir, les champs, le cimetière
Maintenant semblent fuir à la pâle lumière
De l'âtre. O chère absente, ici je songe à toi,
A ta prison lointaine, à son lugubre toit
Où grince dans le vent la girouette ancienne.
Les glaçons du larmier pendent sur la persienne
Et je vois dans ta chambre, où le feu brille encor,
Le long peigne d'argent mordre tes cheveux d'or.

Écartant pour un soir le monde et ses mensonges,
Enfermée, isolée, immobile, tu songes
Peut-être à ce vallon d'enfance, au noir coteau
Où hier des souffles froids flagellaient ton manteau...
Revois-tu les grands bois et toute la contrée?
Reconnais-tu la place où je t'ai rencontrée,
Où j'ai, près du village, au détour du chemin,
Mis mes yeux sur tes yeux et ma main sur ta main?
Nous causions tous les deux à mi-voix, sous la bise.
Puis, je t'ai vue entrer dans cette vieille église
Qui garde, ténébreuse, entre ses piliers lourds,
Le mystère des nuits et le secret des jours.
Le temple s'est fermé. Je t'ai revue à peine.
Et maintenant je suis tout seul avec ma peine.

TABLE DES MATIÈRES

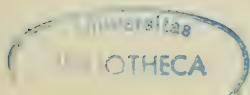
HEURES LOINTAINES	1
Le Calvaire	3
La Croix de bois	6
Les Cygnes sur les eaux	9
Là-bas	12
L'Église	14
Le Vieux Logis	18
Le Mausolée	21
Dans le cimetière	23
Le Phtisique	27
Devant l'âtre	29
Les Ramiers	32
Deux minutes d'arrêt	37
Le Dix-cors	39
Les Truands	41
Le Troupeau	45
La Neige	48
Dans la brume	52
Les Routes	55

Angelus du soir.....	57
Soir de mai.....	59
Août.....	61
Chant de guerre.....	64
La Croix rouge.....	67
Sur la mort d'un ami.....	71
L'homme qui passe.....	75
Autrefois.....	77
Conversation avec un petit curé.....	81
Ville épiscopale.....	84
La Bonne Auberge.....	89
La Chaumière.....	95
AUX CHAMPS.....	103
Décembre.....	105
Janvier.....	111
Février.....	115
Mars.....	117
Avril.....	124
Mai.....	128
Paysage.....	130
Les bois.....	132
Nid de merles.....	134
Servante d'Auvergne.....	139
Sous la côte.....	141
VOIX DE LA GLÈBE.....	145
Croix champêtre.....	147
La Charrue.....	149
En express.....	151
Le Printemps et les Gueux.....	153
Plebs rustica.....	155

TABLE DES MATIÈRES

229

A une mère.....	161
Croissez et multipliez.....	163
Le Laboureur.....	170
Matin.....	173
Les Bécasses.....	174
Mélancolie.....	176
Fleurs frêles.....	179
Devant la Sainte Face.....	181
La Tranchée.....	183
Les Cantonniers.....	187
Les Étameurs.....	192
Mon pays.....	197
POÈMES INÉDITS.....	201
En Normandie (la ferme).....	203
La Meule du pressoir.....	204
Le Taureau.....	205
Les Dindes.....	206
Le Gendarme du Roy.....	207
Un Château.....	219
L'Hiver, ô voyageuse.....	224



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, rue Garancière

Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

si renvoie un v

te t

U



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--

CE



a39003



002483591b

CE PQ 2274

oH43A6 1904

C00 HAREL, PAUL. DEUVRES: H

ACC# 1414107

